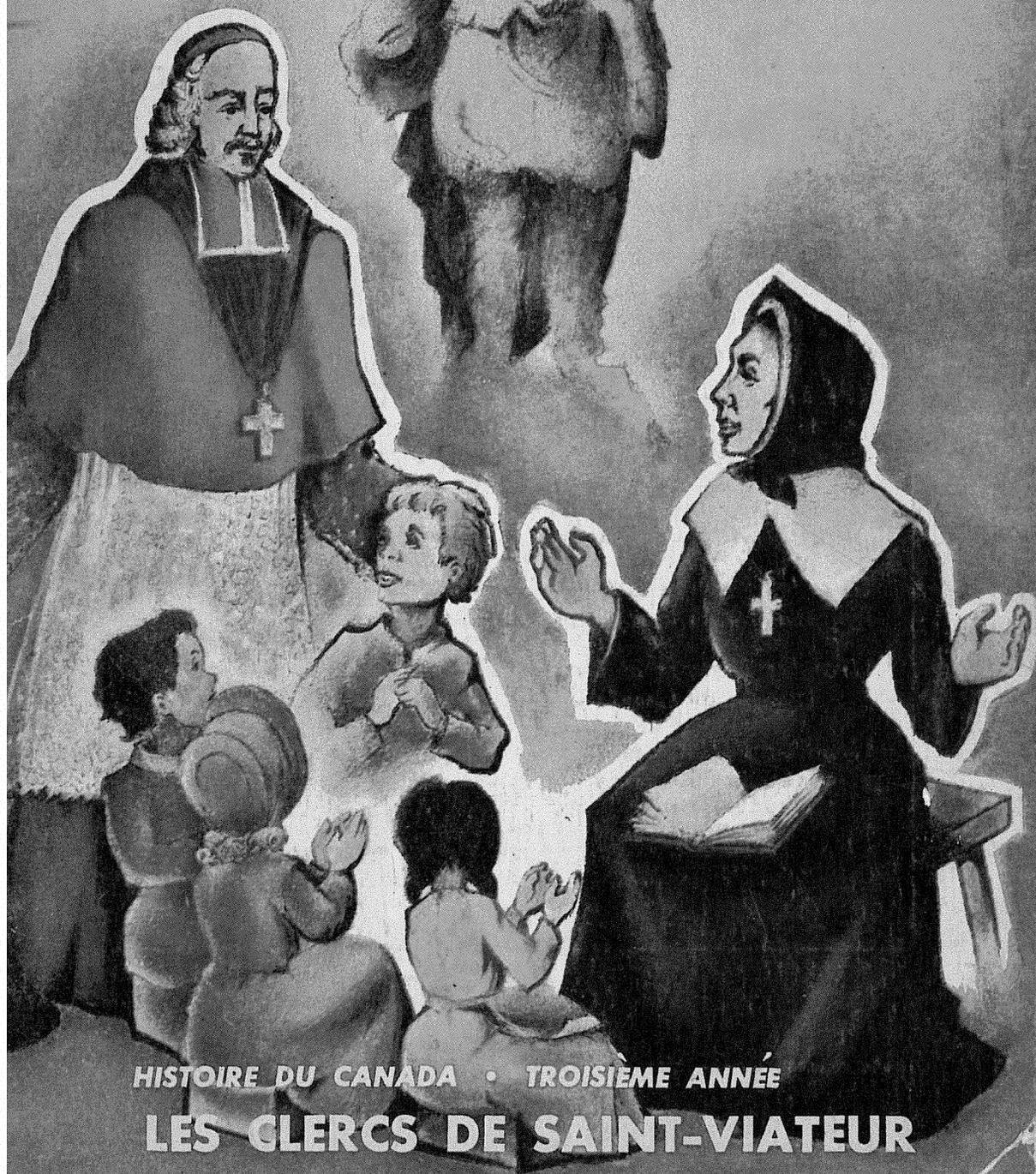


# GRANDES FIGURES ET GRANDS FAITS



HISTOIRE DU CANADA • TROISIÈME ANNÉE

LES CLERCS DE SAINT-VIATEUR

*Nouveaux Manuels d'Histoire du Canada*  
*pour les petits*  
*par*  
*Les Clercs de Saint-Viateur*

LA SÉRIE COMPREND

*Les Missionnaires au pays des Indiens*  
Histoire du Canada — Première année

*L'Histoire chez les Petits*  
Guide méthodologique pour l'enseignement de l'histoire du  
Canada en première année

*Les Français au pays des Indiens*  
Histoire du Canada — Deuxième année

*L'Histoire chez les Petits*  
Guide méthodologique pour l'enseignement de l'histoire du  
Canada en deuxième année

*Grandes Figures et Grands Faits*  
Histoire du Canada — Troisième année

*Grandes Figures et Grands Faits — Cahier d'Exercices*  
Histoire du Canada — Troisième année

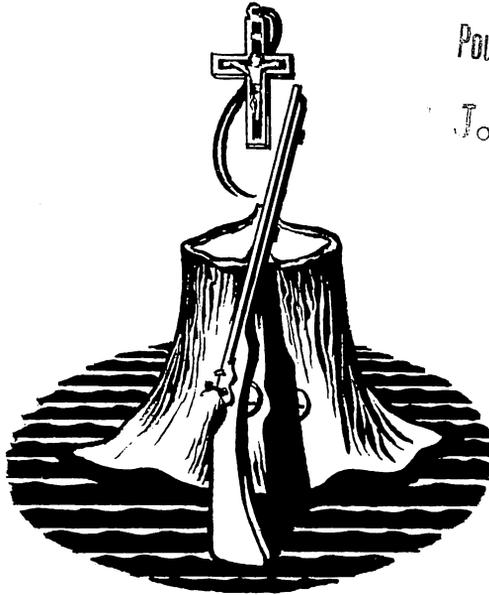
*Grandes Figures et Grands Faits — Livre du Maître*  
Histoire du Canada — Troisième année

*Ouvrage approuvés par le Comité catholique du  
Conseil de l'Instruction publique.*

Annie Dupont

*Histoire du Canada*  
*troisième année*

**GRANDES FIGURES**  
**et grands faits**



Pour toute commande, adressez:

Journal Vers Demain

ROUEMONT (Rouville)

P.Q. — CANADA

*Les Clercs de Saint-Viateur.*

1954

Librairie Saint-Viateur  
5199, rue Saint-Dominique  
MONTREAL

## NOTRE PAYS AUTREFOIS

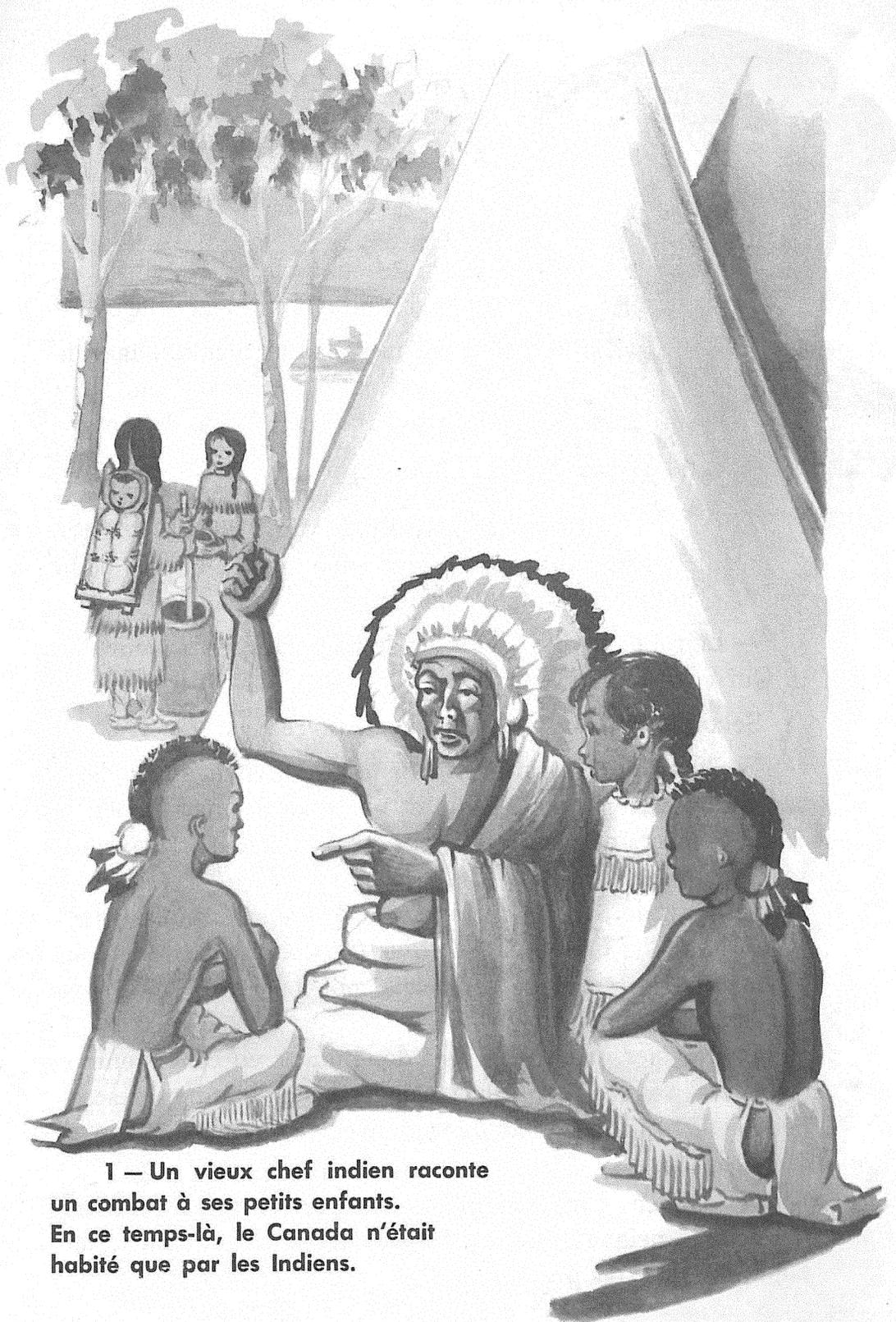
Vous êtes des petits Canadiens, car notre pays s'appelle le Canada. Il y a très longtemps, le Canada était couvert de forêts et habité par des Indiens. Les maisons des Indiens n'étaient pas confortables et solides comme les nôtres. C'étaient des tentes ou des cabanes d'écorces. En hiver, il faisait froid sous ces tentes.

Les Indiens ne connaissaient pas l'électricité, ni le gaz. Ils ne savaient pas non plus travailler le fer, ni la vitre, ni le caoutchouc, ni le papier. Ils savaient travailler le cuir, le bois, la pierre et les os. Tous leurs vêtements étaient en peaux et tous leurs outils étaient en bois, en pierre ou en os.

Les Indiens ne connaissaient pas le bon Dieu non plus. Ils priaient le soleil et la lune ; ils croyaient aux sorciers. Il n'y avait personne pour leur apprendre à connaître, à aimer et à servir le bon Dieu.

Sur l'image, vous voyez un homme couvert d'un beau panache de plumes. C'est un vieux chef. Il raconte aux enfants les combats qu'il a livrés ; car les Indiens se faisaient souvent la guerre. Les autres hommes du village sont à la pêche ou partis chasser les castors et les chevreuils. La guerre, la pêche et la chasse étaient les trois occupations principales des Indiens. Les femmes devaient faire tous les travaux dans la maison et autour de la maison.

Les Indiens n'avaient pas d'écoles ni d'églises. Ils étaient ignorants et païens. Mais un jour des Français et des missionnaires vinrent au Canada pour civiliser et convertir les Indiens ; pour bâtir des maisons, des écoles, des églises, des villes. Ce sont eux et tous ceux qui les ont suivis qui ont fait notre pays ce qu'il est aujourd'hui.



**1 — Un vieux chef indien raconte un combat à ses petits enfants. En ce temps-là, le Canada n'était habité que par les Indiens.**



## 1. JACQUES CARTIER

Une grande mer séparait le Canada de la France. A cette époque, la France était un pays civilisé, où il y avait de nombreuses villes.

Jacques Cartier habitait la ville de Saint-Malo. « A Saint-Malo, beau port de mer », comme on dit dans la chanson.

Jacques Cartier était alors connu comme un marin habile et courageux. Sur les quais du port, il parle aux gens de Saint-Malo venus examiner ses deux beaux navires.

— Le roi m'envoie découvrir de nouvelles terres, leur dit-il. Qui veut venir avec moi?

Soixante matelots décident de le suivre.

Le 20 avril, tout est prêt pour le grand voyage ; les deux vaisseaux quittent Saint-Malo et filent sur la mer immense, vers des terres nouvelles. Le vent est très bon et la traversée se fait rapidement.

Au bout de trois semaines, les deux vaisseaux atteignent une grande île. C'est Terre-Neuve. Cartier décide de la contourner par le nord. Les Français sont à l'entrée d'un pays nouveau: le Canada.

Bientôt, les Français voient des Indiens en canots entourant leurs vaisseaux. Jacques Cartier et ses hommes descendent à terre et font connaissance avec ces hommes étranges à peine vêtus.

Les Indiens sont contents car le capitaine français leur donne des peignes, des clochettes, de petits couteaux, des haches et d'autres présents.



**2 — A l'appel de Cartier, les Français acceptent d'aller à la découverte de nouvelles terres.**



**3 — Jacques Cartier est reçu au Canada par les Indiens.**

Jacques Cartier fait ensuite dresser une grande croix que les matelots plantent dans le sol. Les Indiens ne comprennent rien. Alors, Jacques Cartier leur explique, avec de grands gestes, que la croix c'est le signe du bon Dieu. Mais la croix signifiait autre chose aussi.

Sur la croix, il y a une planchette où l'on peut lire: *Vive le roi de France*. Jacques Cartier prenait ainsi possession du Canada au nom de son roi et de son pays. C'était en 1534, c'est-à-dire il y a plus de 400 ans.

Au pied de la croix, Jacques Cartier et ses hommes se mettent ensuite à genoux. Jacques Cartier demande au bon Dieu la conversion des pauvres Indiens. Les Indiens ne comprennent pas ce que font les Français. Ils approchent. Cartier voudrait leur dire:

— Je reviendrai avec des missionnaires qui vous parleront du bon Dieu et vous baptiseront.

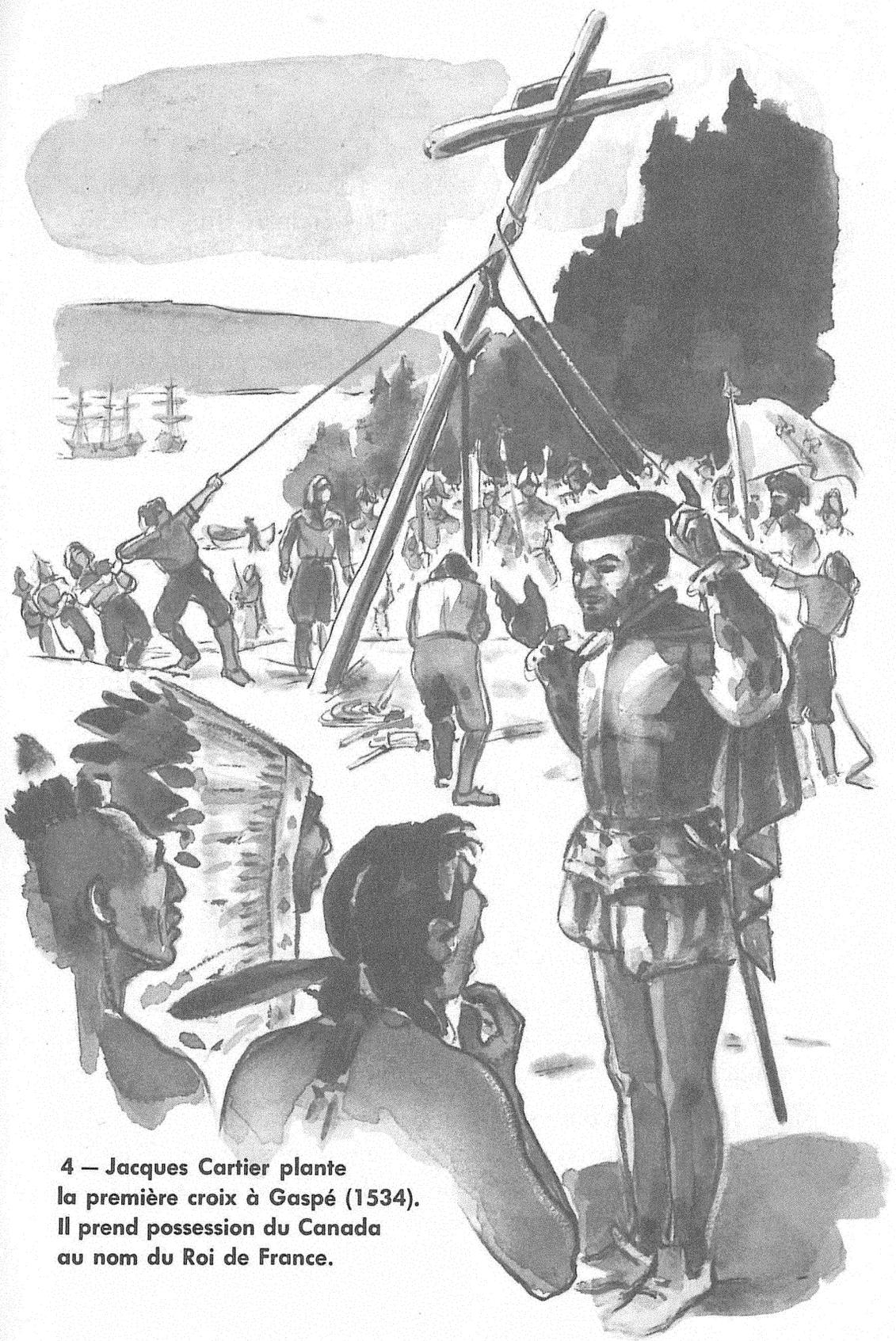
Mais les Indiens ne comprennent pas la langue française. Alors, Jacques Cartier leur fait des signes ; il invite le chef à venir sur son vaisseau.

Le chef ne veut pas ; il est fâché. Il fait de grands gestes qui semblent dire:

— Toute cette terre est à moi. Vous n'auriez pas dû planter cette croix.

Cartier lui explique à son tour qu'il a fait planter la croix afin de reconnaître la place quand il reviendra. Il offre ensuite une belle hache de fer au chef. Le chef est content. Il tend la main vers les Français et la ramène sur sa poitrine ; ce qui veut dire: « Les Français sont mes amis. »

Cartier retourne en France. Il revint deux autres fois au Canada. La grande figure de Cartier nous rappelle un grand fait: la découverte du Canada.



4 — Jacques Cartier plante  
la première croix à Gaspé (1534).  
Il prend possession du Canada  
au nom du Roi de France.



## 2. CHAMPLAIN

Après les voyages de Jacques Cartier, les Indiens furent longtemps avant de revoir des Blancs au Canada. Enfin, un jour, parut à Québec un autre Français nommé Champlain. Québec était alors une forêt que dominait un gros rocher. Champlain décide de s'établir à Québec pour toujours.

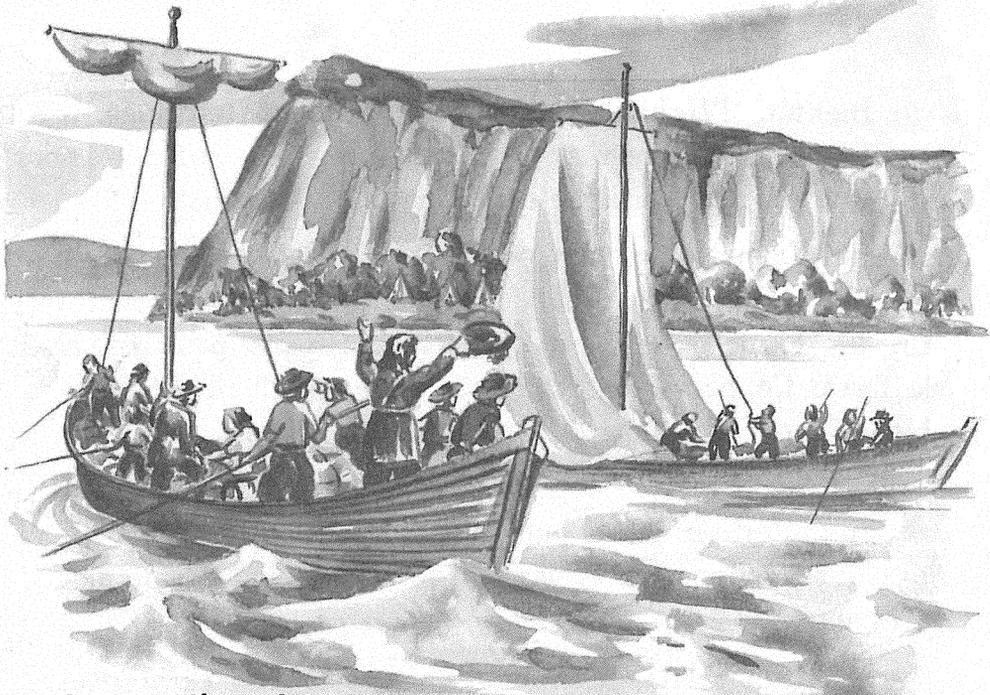
Les Indiens des environs sont des Algonquins. Ils sont très heureux de voir que les Français veulent demeurer au Canada. Ils seront les amis des Français.

Champlain aussi est heureux. Voyez-le qui cause avec un autre Français. Il lui explique le plan de la grande *Habitation* qu'il fait construire. Ce sera une maison à deux étages. Un fossé de 15 pieds de largeur et une haute palissade l'entoureront. Ainsi, les Français seront à l'abri des ennemis, s'il en vient.

Les Algonquins ont des ennemis: les Iroquois; mais Champlain sera l'ami des Indiens de Québec et des environs; il les aidera, il les recevra dans sa maison. Il les protégera contre les Iroquois. Champlain le promet.

Les Algonquins sont fiers d'être les amis de Champlain. Ils regardent les ouvriers au travail, et trouvent que les Français sont bien habiles.

Jamais ils n'ont vu de maison aussi haute et aussi grande. Jamais non plus ils n'ont vu de maison aussi solide. Tout ce qu'ils connaissent, ce sont des tentes et des cabanes bâties avec des branches et des écorces.



**5 — Lorsque Champlain vint au Canada, Québec n'était qu'une forêt au pied d'un gros rocher.**



**6 — Les Indiens des environs aimaient les Français. ils étaient contents de les voir s'établir chez eux.**

Bientôt, l'*Habitation* est complètement terminée. Elle comprend trois bâtiments : un pour les provisions ; un autre pour les ouvriers ; le troisième est réservé à Champlain.

Les Français peuvent prendre l'air sans quitter l'*Habitation* ; car une galerie en fait le tour. Quand ils veulent sortir, les Français se servent d'un petit pont pour traverser le fossé. Ce petit pont peut être levé. Alors, il est impossible de pénétrer dans l'*Habitation*. Champlain fait lever le pont chaque soir. Ainsi, les Français peuvent dormir en paix.

A l'intérieur de la palissade, Champlain a fait installer quelques canons ici et là. L'*Habitation* sera donc un fort en même temps qu'un magasin et une maison.

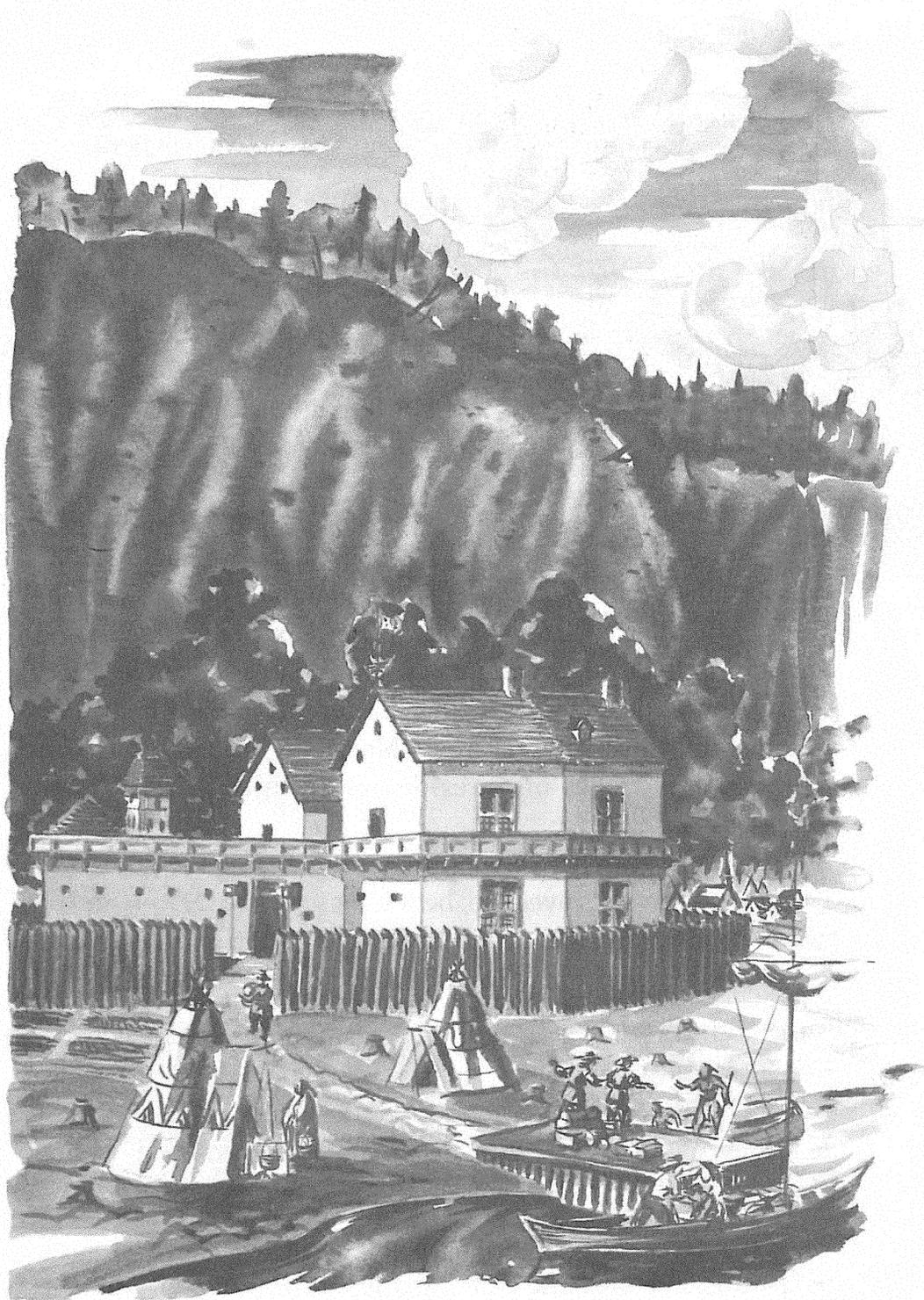
Les Indiens regardent tout cela et se disent : « Le capitaine des Français est un grand chef. » Champlain était un grand chef ; il était aussi un grand catholique. Il avait pitié de ces pauvres Indiens ignorants et païens. Alors, il fit venir des missionnaires à Québec.

Les missionnaires bâtirent une chapelle non loin de l'*Habitation*. Des Indiens vinrent à la chapelle et apprirent à prier. Ils furent baptisés et assistèrent à la messe avec les Français. L'hiver, Champlain aidait les pauvres Indiens qui crevaient de faim. Il les faisait entrer dans le fort et leur donnait à manger.

Plus tard, des colons se bâtirent des maisons et la petite ville de Québec grandit lentement et se développa.

Champlain voulait faire du Canada une nouvelle France. Souvent même, les Français appelaient le Canada : la Nouvelle-France. Champlain encourageait les Français à venir s'établir à Québec. Il protégeait et aidait tout le monde. Tout le monde l'aimait aussi.

On l'appela le *Père de la Nouvelle-France*.



**7 – Champlain a fondé Québec (1608), la première ville du Canada. On l'a surnommé le Père de la Nouvelle-France.**



### 3. MARIE DE L'INCARNATION

Il n'y avait pas encore d'écoles en Nouvelle-France. Mais un jour, des religieuses françaises vinrent enseigner aux enfants de Québec. Leur supérieure se nommait Marie de l'Incarnation.

En attendant d'avoir un beau couvent, elle enseigne dans une petite maison ou à l'ombre des grands arbres. Marie de l'Incarnation aime

tous ses élèves: les petites Indiennes comme les petites Françaises. Les fillettes aiment bien aussi leur bonne Mère, qui leur apprend à lire, à compter, à coudre, à réparer le linge. Mais l'heure de classe qu'elles préfèrent, c'est l'heure du catéchisme et des prières. Mère Marie de l'Incarnation leur conte alors les belles histoires de Jésus, de la Sainte Vierge et des saints.

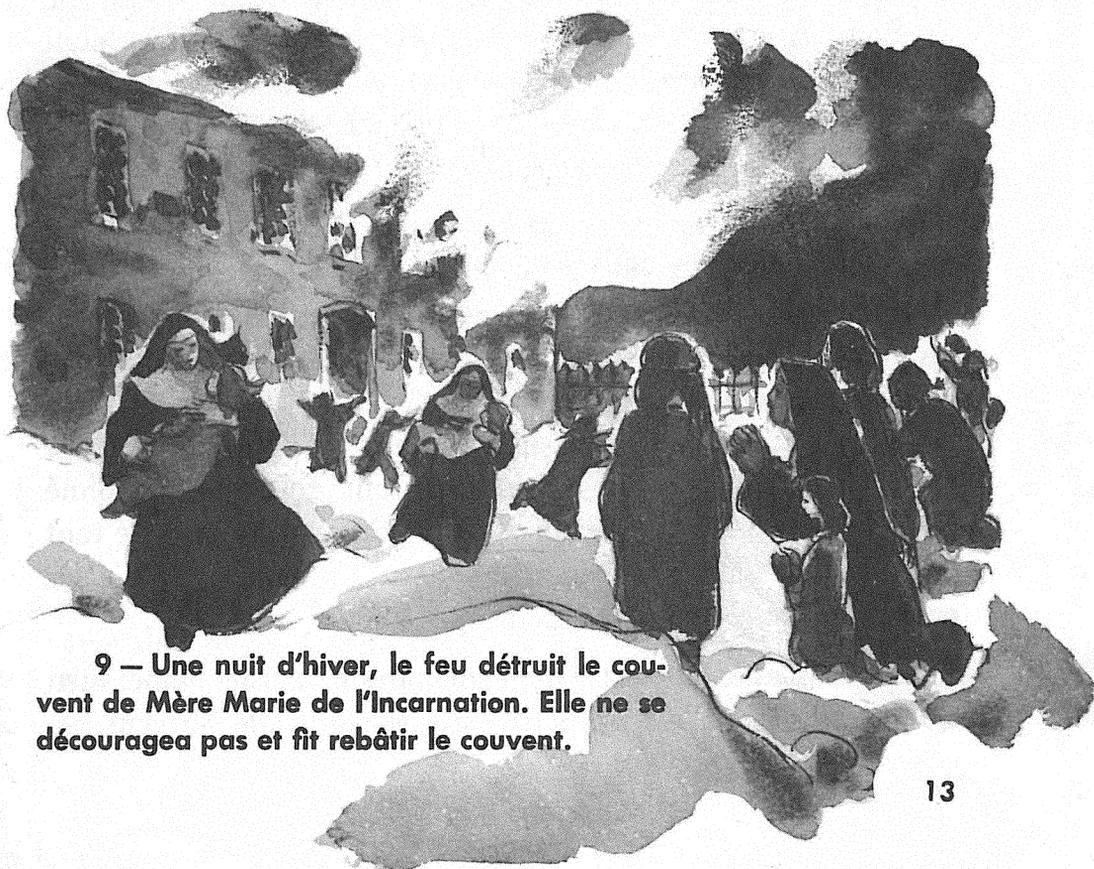
Puis, un jour, les religieuses eurent un couvent. C'était un grand couvent, avec de belles classes, un réfectoire où tout le monde mangeait ensemble et un dortoir où chaque élève avait son petit lit blanc et propre.

Une nuit d'hiver, le feu détruit le beau couvent. Dans la désolation, les religieuses sauvent en hâte leurs élèves. En quelques heures, le couvent est entièrement détruit. Marie de l'Incarnation, à genoux dans la neige, remercie le bon Dieu d'avoir épargné ses chères enfants.

Mère Marie de l'Incarnation ne se découragea pas après cette dure épreuve. Elle fit rebâtir le couvent et continua à se dévouer auprès de ses élèves qu'elle aimait comme une vraie maman. Aussi, l'a-t-on surnommée la *Mère du Canada*.



8 — Une sainte Religieuse, Marie de l'Incarnation, vient enseigner aux enfants de Québec.



9 — Une nuit d'hiver, le feu détruit le couvent de Mère Marie de l'Incarnation. Elle ne se découragea pas et fit rebâtir le couvent.



#### 4. CATHERINE DE SAINT-AUGUSTIN

Une chose manque encore à Québec. C'est un hôpital. Les malades sont gardés à la maison et parfois meurent, parce qu'il sont mal soignés.

Les Indiens sont souvent blessés à la guerre. Ils vont alors voir leurs sorciers, les seuls médecins qu'ils connaissent. Souvent aussi, les petits Indiens et les petites Indiennes tombent malades. Leurs parents ne savent pas comment les soigner, et les pauvres enfants meurent.

Alors, de bonnes religieuses vinrent au Canada pour s'occuper des malades. Parmi elles, il y avait Sœur Catherine de Saint-Augustin. Elle n'avait que seize ans, mais c'était une religieuse fervente et d'un grand dévouement. Vous la voyez qui soigne les malades dans l'Hôtel-Dieu de Québec, un bel hôpital qui vient d'être construit.

Les Indiens aiment se faire soigner par Sœur Catherine. Elle est si douce et si bonne ! Elle sait aussi de belles histoires ! Pour ne pas faire de peine à Sœur Catherine, ils prennent les remèdes qu'elle leur donne ; ils laissent la bonne sœur laver leurs bobos.

Puis, quand c'est fini, ils écoutent la belle histoire de Notre-Seigneur que des méchants ont fouetté, couronné d'épines et cloué à une croix. « Notre-Seigneur a enduré tout cela sans se plaindre », leur dit Sœur Catherine. Alors, les enfants promettent d'être bien sages.

Sœur Catherine est l'ange des Indiens. Elle aime bien Québec aussi. « C'est un petit paradis », dit-elle souvent.



10 — Une autre sainte Religieuse,  
Catherine de Saint-Augustin, vient  
soigner les petits Indiens de Québec.



## 5. MAISONNEUVE

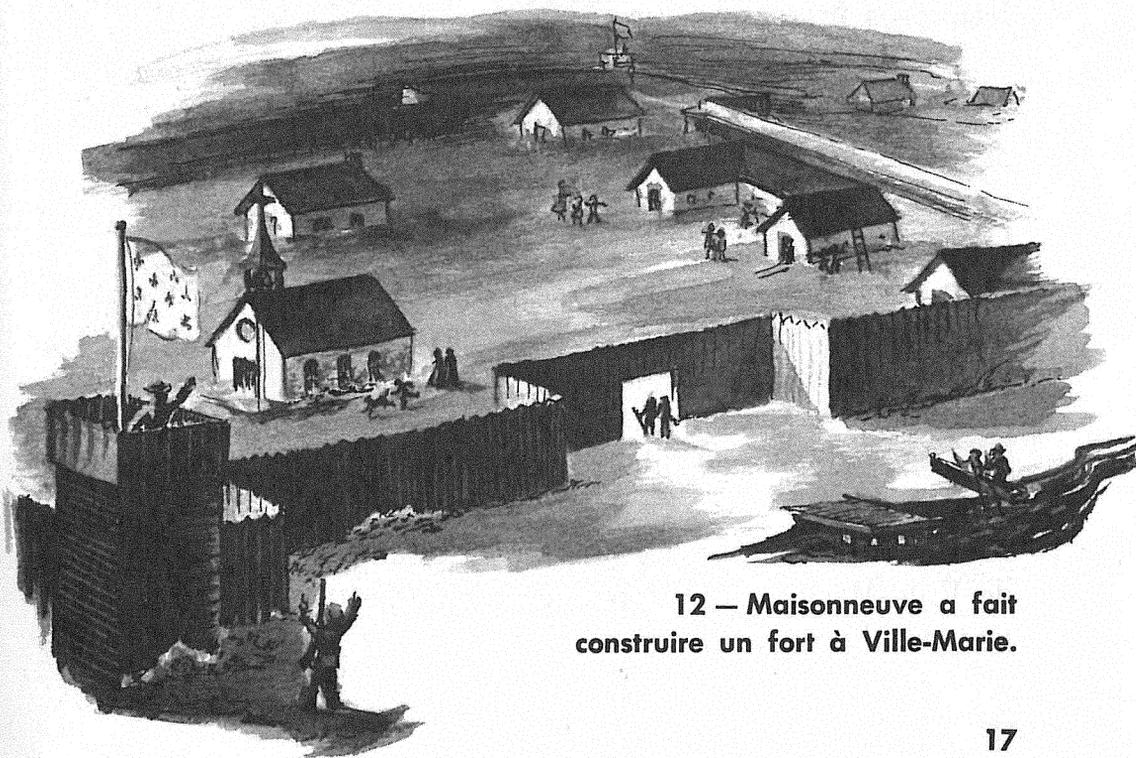
La Nouvelle-France grandissait, mais très lentement. Quelques colons venaient de France et s'y installaient avec leur famille. Il y eut Louis Hébert et Guillaume Couillard que vous connaissez déjà. A Trois-Rivières, Laviolette avait aussi fondé une ville qui se développait lentement comme Québec.

Maisonneuve, un Français plus hardi que les autres, fut chargé de fonder une troisième ville sur une île éloignée. Au printemps de 1642, il y débarquait et fondait un poste qu'il nomma Ville-Marie en l'honneur de la Sainte Vierge. Le Père Vimont qui l'accompagnait célébra la messe en plein air. Le Père Vimont, après la messe, prédit qu'un jour Ville-Marie deviendrait une grande ville. Il ne se trompait pas puisque Ville-Marie est aujourd'hui Montréal, la plus grande ville du Canada.

Ville-Marie est très loin de Québec, et les Iroquois y passent souvent. Alors, Maisonneuve fait construire un fort avec une haute palissade. Ainsi, les colons sont à l'abri du danger. Une sentinelle veille constamment du haut d'une tour au coin du fort. Dès que la sentinelle aperçoit un Iroquois, elle sonne la cloche et tous courent se réfugier au fort.

A l'intérieur de la palissade, Maisonneuve a fait bâtir une petite chapelle où tous les colons pieux assistent à la messe. Il y a aussi un magasin pour les vivres, un autre pour les armes et les munitions, et une grande maison pour loger tous les colons en cas d'attaque.

**11 — Maisonneuve assiste à la messe sur  
une île éloignée où il fonde Ville-Marie (1642).**



**12 — Maisonneuve a fait  
construire un fort à Ville-Marie.**

Un jour, la sentinelle aperçoit une bande d'Iroquois et sonne la cloche. Les colons se réfugient en hâte derrière la palissade. Les Iroquois examinent le fort. Ils n'osent approcher, car ils savent que le fort est bien gardé.

— Monsieur le Gouverneur, disent les soldats à Maison-neuve, nous voudrions bien chasser les Iroquois de Ville-Marie.

— Très bien, répond Maisonneuve. Préparez-vous, je vous accompagne.

Les Iroquois, en apercevant les Français, se cachent derrière les arbres. Quand les Français sont assez proches, ils tirent sur eux. Maisonneuve et ses hommes tirent aussi et se cachent à leur tour. Mais les Iroquois sont très nombreux et le combat dure longtemps. Les Français n'ont presque plus de munitions. Alors, le gouverneur ordonne à ses hommes de reculer vers le fort en tirant sur les ennemis. Armé de ses pistolets, Maisonneuve suit sa petite troupe. Chaque fois qu'un Iroquois s'approche, il tire dessus.

Le chef des Iroquois a reconnu le gouverneur de Ville-Marie et il ne le perd pas de vue. Il s'approche d'arbre en arbre. Maisonneuve l'aperçoit et tire . . . Mais le chef, qui a vu le geste de Maisonneuve, s'est baissé à temps ; le coup lui passe par-dessus la tête. Alors, il bondit comme un tigre et saisit Maisonneuve à la gorge. Les Indiens poussent des cris de victoire. Maisonneuve ne perd pas la tête. Saisissant son pistolet par le canon, il frappe un coup terrible sur la tête du chef iroquois qui tombe raide mort. Les Iroquois s'arrêtent, saisis de terreur . . . et Maisonneuve rentre au fort.

Cet exploit ne fit que grandir la réputation du fondateur de Ville-Marie. Tous l'écoutaient, le respectaient et avaient une grande confiance en lui.



**13 — Maisonneuve défend  
Ville-Marie contre les Iroquois.  
Il assomme un chef dangereux  
qui voulait le faire prisonnier.**



## 6. PÈRES BRÉBEUF ET LALEMANT

Fidèles à leur promesse, les Français aidaient les Hurons et les Algonquins dans leurs guerres contre les Iroquois. Alors, les Iroquois détestaient les Français. A Ville-Marie les Français pouvaient se réfugier dans le fort ; mais les missionnaires qui allaient évangéliser les Indiens au loin, étaient bien

exposés. Plusieurs même sont morts martyrs. Deux d'entre eux sont bien connus. Ce sont les Pères Brébeuf et Lalemant. Ils enseignent la religion dans un village huron.

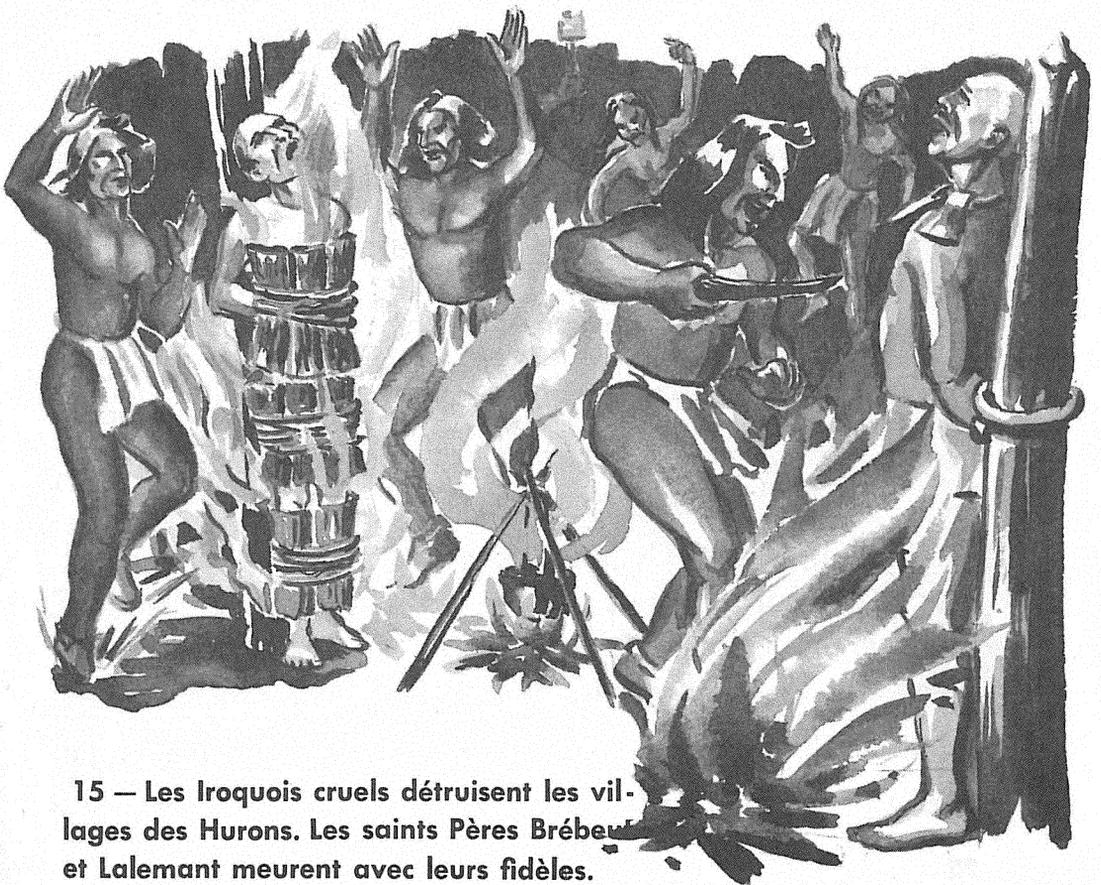
Un jour, une bande d'Iroquois attaquent le village. Les deux missionnaires sont faits prisonniers et attachés au poteau de tortures. Les Iroquois cruels ont décidé de les faire mourir lentement dans toutes sortes de souffrances. Un méchant coupe d'abord le nez et les doigts du Père Lalemant.

— Priez pour la conversion des Indiens, lui dit le Père Brébeuf.

Alors, les Iroquois coupent la langue du Père Brébeuf pour l'empêcher de parler. Ils lui mettent au cou un collier de haches brûlantes. A la fin, un Iroquois lui donne un grand coup de couteau. Le Père Brébeuf avait souffert durant trois longues heures. Les tortures du Père Lalemant durèrent un jour et une nuit. Les Iroquois l'avaient enveloppé dans des écorces de sapin. Ils mirent le feu à ces écorces qui brûlèrent lentement. Enfin, les Iroquois l'achevèrent d'un coup de hache. Aujourd'hui, les Pères Brébeuf et Lalemant sont au ciel. Ce sont deux martyrs canadiens.



**14 — Les Pères Brébeuf et Lalemant vont porter le bon Dieu au loin. Ils enseignent la religion aux Hurons.**



**15 — Les Iroquois cruels détruisent les villages des Hurons. Les saints Pères Brébeuf et Lalemant meurent avec leurs fidèles.**



## 7. PÈRE JOGUES ET RENÉ GOUPIL

Les Iroquois rôdaient partout. On les voyait à Québec, à Trois-Rivières, à Ville-Marie, dans les bois, sur la rivière, partout. Les missionnaires, qui voyageaient beaucoup, étaient bien exposés à les rencontrer.

Une fois, le Père Jogues et René Goupil s'en allaient sur le fleuve vers un village huron.

Plusieurs Hurons accompagnaient les missionnaires. Les canots filaient silencieusement sur les eaux tranquilles du fleuve.

Tout à coup, on entend des cris et des hurlements épouvantables... Et plusieurs canots chargés d'Iroquois sortent des joncs qui longent le fleuve Saint-Laurent. C'est la bataille à coups de couteau et de hache. De nombreux Hurons sont massacrés. Le Père Jogues et René Goupil sont emmenés prisonniers.

Au village des Iroquois, les deux missionnaires sont battus et torturés ; mais les Iroquois ne les tuent pas. Ils les gardent pour les faire travailler. Le Père Jogues et René Goupil essaient de parler du bon Dieu à leurs bourreaux, mais les Indiens ne les écoutent pas.

Un jour, René Goupil s'approche d'un petit Indien et réussit à lui apprendre à faire le signe de croix. Le père du petit garçon se fâche et frappe René à coups de pied et de poing. Puis il le fait tuer par un traître.

René Goupil mourut dans les bras du bon Père Jogues, en disant: « Jésus ! Jésus ! »



16 — Deux autres missionnaires, le Père Jogues et René Goupil tombent aux mains des Iroquois. René Goupil est assommé par l'un d'eux.

Le Père Jogues est maintenant seul au milieu des Iroquois. Il est comme un esclave. Quand il y a un travail dur à faire, les Iroquois vont chercher le Père Jogues.

Ils l'emmènent toujours avec eux à la chasse pour lui faire porter les animaux qu'ils tuent dans la forêt. En hiver, ils l'attellent à la traîne sauvage et le bon Père doit tirer de lourdes charges dans la neige épaisse. Il est fatigué, mais les Iroquois ne lui donnent pas la chance de se reposer. Le Père Jogues ne se plaint jamais. Il offre ses souffrances au bon Dieu et prie pour la conversion des Indiens.

Souvent, le courageux missionnaire essaie de parler du bon Dieu à ses bourreaux ; mais les Iroquois rient de lui. Les femmes du village sont moins méchantes et l'écoutent parfois. Elles le laissent même verser de l'eau sur le front des petits bébés en danger de mort, pour les baptiser. Le Père Jogues est alors bien heureux. « Si ces petits enfants meurent, se dit-il, ils iront tout droit au ciel. »

Une fois, un Indien invite le Père Jogues à sa cabane :  
— Viens fumer et manger avec moi, lui dit-il.

Le Père Jogues connaît cet Iroquois ; c'est un hypocrite et un sournois. Il voudrait bien refuser, mais l'Iroquois se fâcherait. Alors il le suit.

A la cabane de l'Iroquois, le Père Jogues se penche pour entrer et reçoit un coup de hache sur la tête . . . C'était un ami de l'Iroquois hypocrite qui s'était caché derrière la porte ; il attendait le Père Jogues pour le tuer.

Le saint Père Jogues mourait après plusieurs années de martyre chez les Iroquois. Il est maintenant au ciel avec René Goupil, le Père Brébeuf, le Père Lalemant et les autres martyrs canadiens. Il y en a huit qui sont canonisés ; nous les appelons les saints martyrs canadiens.

*Saints martyrs canadiens, priez pour nous.*



17 — Le Père Jogues demeure prisonnier des Iroquois de longues années. Il baptise parfois les enfants en danger de mort.



18 — Le Père Jogues tombe sous la hache d'un traître.



## 8. JEANNE MANCE

Malgré la guerre avec les Iroquois, Ville-Marie faisait quelque progrès. Des colons se bâtissaient des maisons autour du fort et cultivaient le sol.

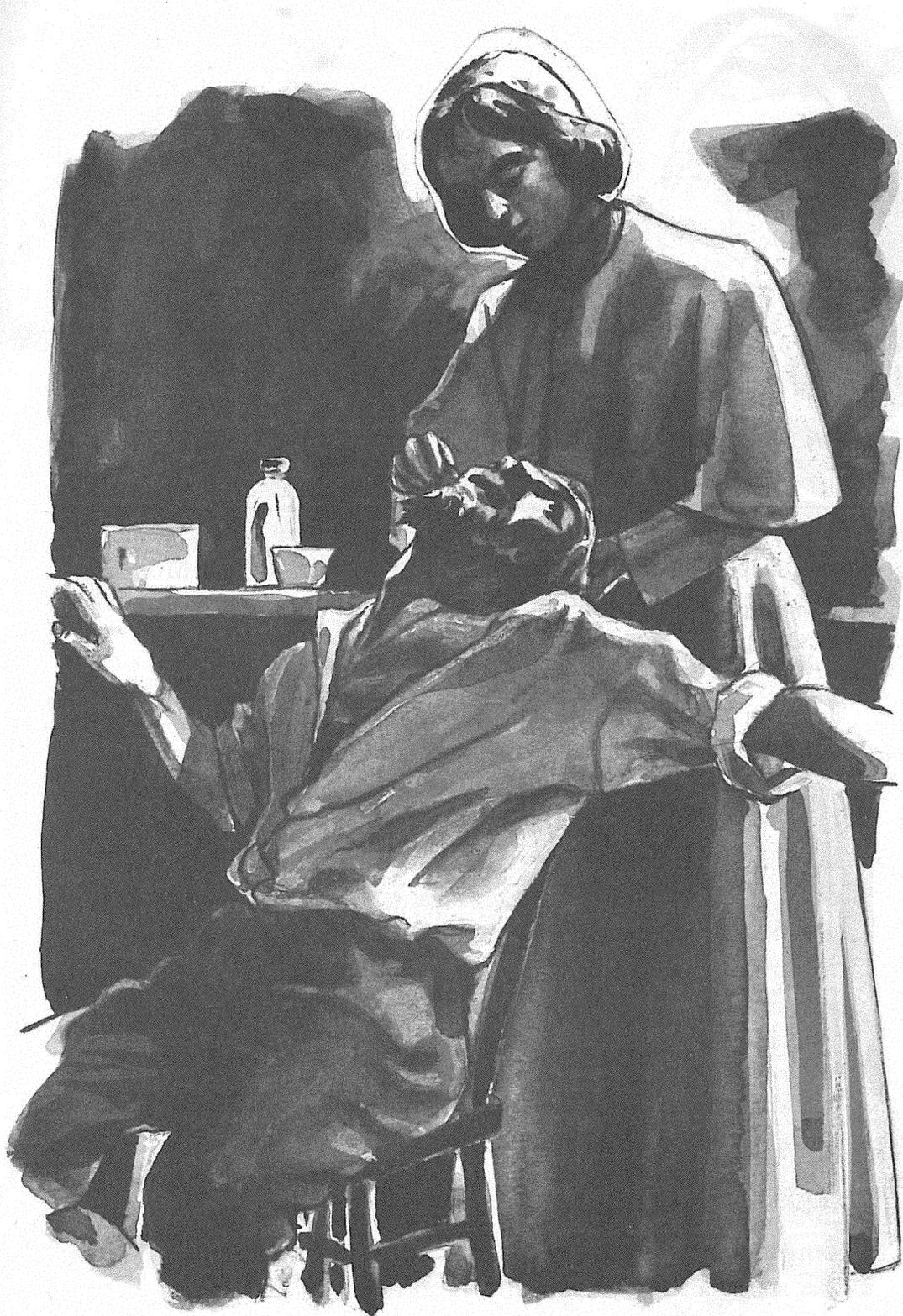
Il fallait être prudent cependant, car les Iroquois rôdaient souvent dans les bois d'alentour. Plusieurs colons avaient même été tués, blessés ou faits prisonniers.

Une dame française soignait les malades. C'était Jeanne Mance, arrivée à Ville-Marie en même temps que Maisonneuve et les premiers colons. L'ouvrage ne manquait pas. A cause de la guerre, il y avait toujours des blessés.

Tout le monde aimait Jeanne Mance. Elle était si bonne et si douce ! C'était une vraie maman pour les malades et les blessés. Elle les encourageait et les consolait. Les Indiens eux-mêmes trouvaient cette dame française bien charitable. Ils n'étaient pas habitués à se faire soigner ainsi.

Mais Jeanne Mance aurait bien voulu avoir un hôpital avec de grandes salles et de beaux lits blancs. La guerre avec les Iroquois continuait et le nombre des blessés augmentait. Souvent aussi des Hurons et des Algonquins malades ou couverts de blessures arrivaient à Ville-Marie. C'étaient des amis des Français qui revenaient de la guerre ; il fallait bien les soigner.

Alors, Monsieur de Maisonneuve fait bâtir l'Hôtel-Dieu. Jeanne Mance était bien heureuse ; enfin, elle avait son hôpital. Toute sa vie elle se dévoua auprès des malades et des blessés de Ville-Marie.



19 — A Ville-Marie, une infirmière dévouée soigne les malades et les blessés. C'est Jeanne Mance.



## 9. MARGUERITE BOURGEOYS

Ville-Marie était fondée depuis dix ans déjà. Le nombre des colons n'augmentait pas beaucoup cependant, car les Iroquois devenaient de plus en plus menaçants. Maisonneuve décide alors d'aller chercher du secours en France.

Il revient l'année suivante avec une centaine de colons bien choisis. Tout le monde est dans la joie à

Ville-Marie. Jeanne Mance surtout est contente, car Monsieur de Maisonneuve lui a amené une compagne. C'est Marguerite Bourgeoys.

Marguerite Bourgeoys partage tout d'abord la besogne de Jeanne Mance: elle soigne les malades et les blessés. Souvent aussi, elle visite les colons et leur rend toutes sortes de services; elle lave le linge, endort le bébé, frotte les planchers ou travaille au jardin. Tous les habitants de Ville-Marie la connaissent maintenant et l'aiment. Elle est si bonne, si douce et si travaillante! Les enfants surtout l'aiment. Voyez les petits garçons et les petites filles de l'image du haut, ils entourent Sœur Bourgeoys qui leur explique le catéchisme et leur apprend des prières.

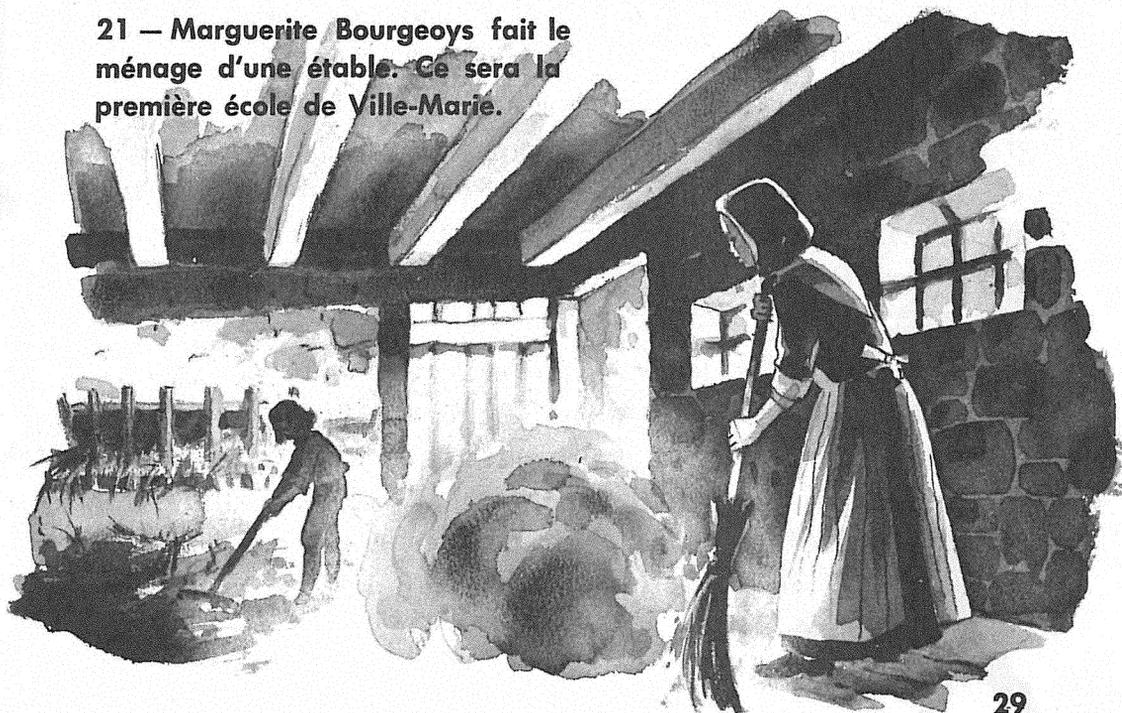
— Bientôt vous aurez une école, leur promet-elle.

Marguerite Bourgeoys avait remarqué une petite maison de pierres non loin de l'hôpital. C'était une ancienne étable qui ne servait plus. C'est là qu'elle a décidé d'ouvrir la première école de Ville-Marie. Vous voyez la courageuse Sœur Bourgeoys qui nettoie l'étable. Elle a mis son tablier pour ne pas salir sa robe, et fait un grand ménage.



20 — La sœur Marguerite Bourgeoys instruit les enfants de Ville-Marie. « Bientôt, nous aurons une école », leur dit-elle.

21 — Marguerite Bourgeoys fait le ménage d'une étable. Ce sera la première école de Ville-Marie.



La première école de Ville-Marie est prête à recevoir les élèves de Sœur Bourgeoys. Des ouvriers ont installé des tables et des bancs. Ce n'est pas grand ni riche, mais c'est propre. Un beau crucifix orne le mur d'en avant. Sœur Bourgeoys a réservé aussi une place d'honneur à la Sainte Vierge, protectrice de Ville-Marie.

Les élèves de Sœur Bourgeoys sont presque tous de petits Canadiens et de petites Canadiennes de Ville-Marie. Il y a Jeanne Loisel et Jean Desroches, deux des premiers enfants nés et baptisés à Ville-Marie. Mais il y a aussi quelques enfants d'Indiens amis. Pour tous, Sœur Bourgeoys est une bonne maman. A l'heure de la récréation, elle leur réserve une belle surprise: elle a fait de la *tire*. Ce fut une vraie fête; pour les petits Indiens et les petites Indiennes surtout qui n'avaient jamais mangé de sucreries.

La page voisine représente la première école de Ville-Marie. La construction que vous voyez tout près est l'Hôtel-Dieu de Jeanne Mance. Après sa journée de classe, Sœur Bourgeoys va souvent travailler à l'hôpital.

Le soir, elle revient coucher dans son école. Il y a un grenier au-dessus de la classe. C'est là qu'elle passe la nuit avec une de ses amies, Marguerite Picart. Il faut monter par une échelle, par dehors. Ce n'est pas très confortable, mais Marguerite Bourgeoys ne craint pas la misère. En hiver surtout, c'est très dur.

Avec les années, le nombre des élèves augmenta. Alors, Sœur Bourgeoys songea à aller chercher de l'aide en France. Et comme Jeanne Mance avait aussi affaire en France, Marguerite Bourgeoys partit en même temps. Elle revint avec trois jeunes filles. Ce fut le commencement d'une grande communauté religieuse qui s'appelle aujourd'hui la Congrégation de Notre-Dame.



22 — A Ville-Marie, l'hôpital de Jeanne-Mance et l'école de Marguerite Bourgeoys occupent des terrains voisins.



## 10. MONSEIGNEUR DE LAVAL

La Nouvelle-France, c'est-à-dire le Canada, se développe de plus en plus. Le nombre des paroisses augmente et l'on a besoin d'un chef religieux sur place.

Le Pape décide alors d'envoyer un évêque au Canada. Il sera le chef et le père de tous les catholiques du pays. Ce fut Monseigneur de Laval. Bientôt on le vit en canot

faisant la visite des paroisses de la Nouvelle-France.

Dans ce temps-là, les paroisses du Canada n'étaient pas aussi nombreuses qu'aujourd'hui, mais le pays était aussi grand. Alors, pour aller d'une paroisse à l'autre, Monseigneur de Laval devait parcourir de grandes distances. En été, il voyage à pied, à cheval ou en canot. En hiver, il se sert de raquettes. C'est dur, mais Monseigneur de Laval ne craint pas les fatigues des longs voyages.

Dans les paroisses, il encourage tout le monde. Il aime surtout les enfants. Aux petits garçons et petites filles, il donne des conseils.

— Soyez pieux et travailleurs, leur dit-il. Quand vous aurez fait votre première communion, je viendrai vous confirmer.

S'il remarque un grand garçon plus pieux et plus studieux que les autres, il l'invite à venir à Québec.

— Aimerais-tu devenir prêtre? lui dit-il.

Et il lui montre le Séminaire qu'il a fait construire à Québec. C'est là que les petits Canadiens viennent s'instruire pour devenir prêtres.



**23 — Monseigneur de Laval fonde plusieurs paroisses. Il les visite en canot.**



**24 — Mgr de Laval fait construire un séminaire à Québec pour former des prêtres.**

Monseigneur de Laval veut beaucoup de prêtres dans son grand diocèse. Il en veut pour fonder de nouvelles paroisses. Il en veut aussi pour aller évangéliser les Indiens au loin. Un jour, Monseigneur de Laval eut une grande joie : il baptisa le grand chef indien, Garakonthié.

Monseigneur de Laval voudrait bien faire instruire de jeunes Indiens au Séminaire, mais ils sont habitués à la vie dans les bois et ne veulent pas quitter leurs tribus. Alors, Monseigneur leur envoie des missionnaires.

Le premier évêque du Canada aimait aussi les pauvres. Les pauvres étaient sûrs d'être bien reçus quand ils venaient frapper à sa porte. Monseigneur se privait même pour leur venir en aide.

Un jour d'hiver, il rencontre un enfant pauvre dans les rues de Québec. Le petit grelottait de froid dans ses vêtements en guenilles. Ses souliers étaient percés. Monseigneur de Laval le prend dans ses bras et l'emmène au Séminaire. Le saint évêque se met alors à genoux devant l'enfant et lui lave les pieds. Puis il lui donne des vêtements chauds et une bonne paire de souliers. Et le petit garçon, heureux, retourne chez lui.

Monseigneur aimait et encourageait tout le monde. Aussi, tout le monde l'aimait. Quand il passait dans les rues, tous accouraient pour recevoir sa bénédiction.

— C'est la bénédiction d'un saint, disait-on.

— C'était vrai. Monseigneur de Laval était un saint. A trois heures du matin, il était debout et disait sa messe avec une grande ferveur. Il avait une grande dévotion à la sainte Eucharistie. Chaque jour, il passait de longues heures en adoration devant le saint Sacrement. Aujourd'hui, tous les Canadiens sont fiers d'avoir eu un saint comme premier évêque et fondateur de l'Église au Canada.



**25 — Monseigneur de Laval, premier évêque du Canada et fondateur de l'Église canadienne, était aimé et respecté.**



## 11. DOLLARD DES ORMEAUX

Avec son évêque, ses écoles et ses hôpitaux, le Canada prend de l'importance.

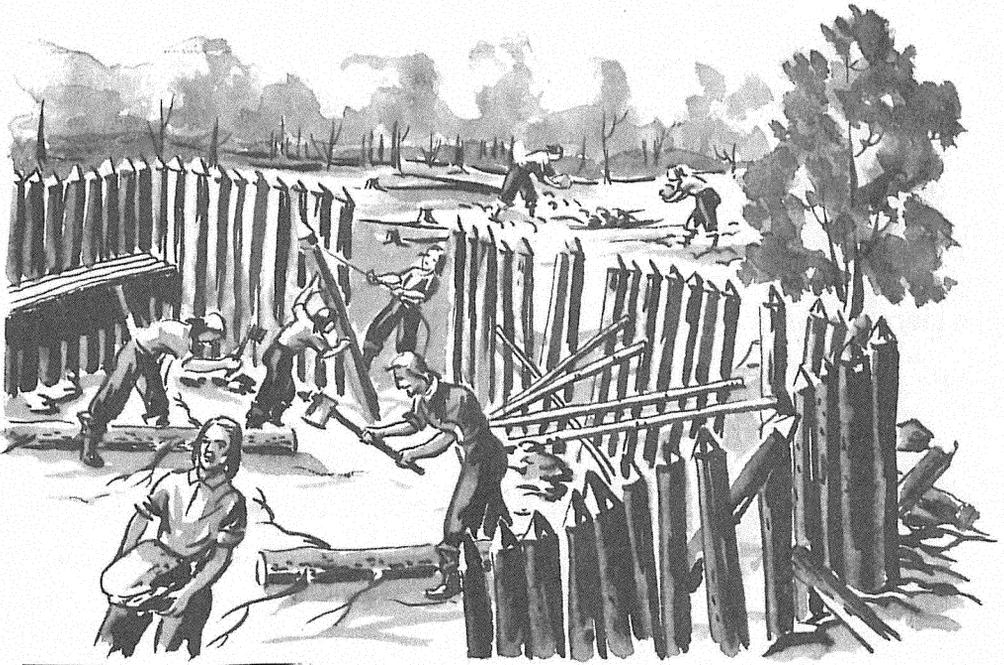
Mais les Iroquois sont toujours menaçants. Souvent ils se jettent sur les colons français et les tuent, ou les amènent prisonniers pour les torturer.

Un jour, un jeune homme de Ville-Marie décide d'aller à la rencontre de ces Indiens ennemis. C'est Dollard des Ormeaux. Il en parle à Maisonneuve qui lui permet de partir avec seize compagnons. Dollard et ses hommes savent très bien à quels dangers ils s'exposent. Peut-être seront-ils faits prisonniers et torturés . . . Aussi, le matin du départ, tous vont à confesse et communient.

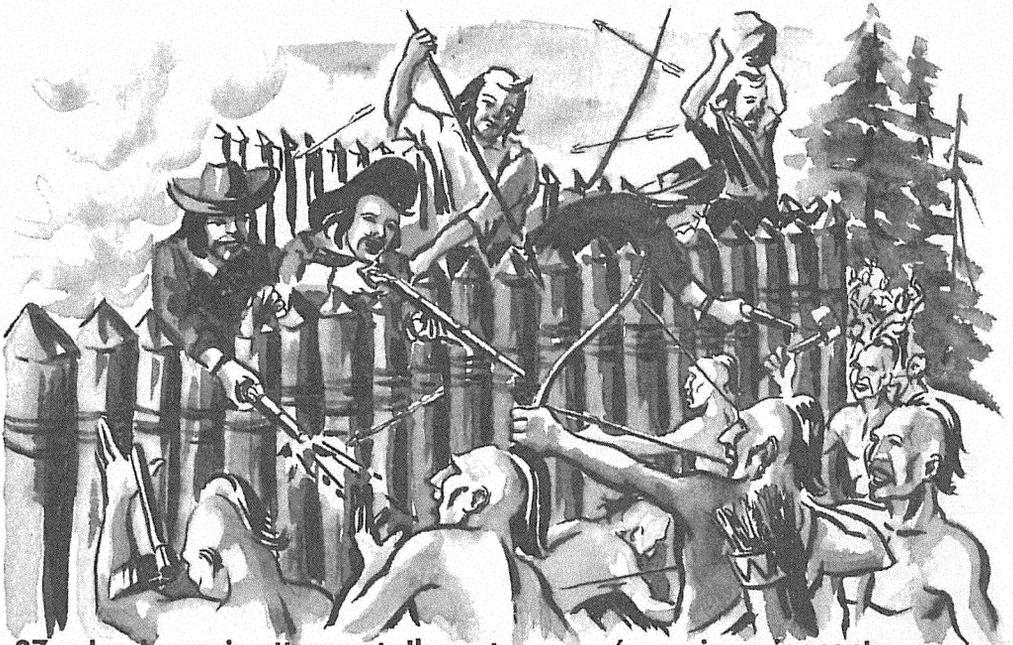
Sur l'image du haut, vous voyez Dollard et ses compagnons qui réparent un vieux fort au Long-Sault, à 30 milles environ de l'île de Montréal. C'est là qu'ils ont décidé d'attendre les Iroquois. Quarante Hurons et quatre Algonquins amis sont venus se joindre à eux.

Le fort est à peine réparé qu'une armée iroquoise paraît. Les Iroquois sont au nombre de 300 environ et s'en vont détruire Ville-Marie, Trois-Rivières et Québec. Les Hurons proposent alors de fuir; mais les Français sont des braves et décident de combattre jusqu'au bout.

Bientôt, les Iroquois attaquent et se lancent sur le fort en poussant des cris affreux. Les Français les reçoivent à coups de fusil. Plusieurs ennemis sont tués avant d'atteindre la palissade; les autres s'enfuient.



**26 — Dollard et ses seize compagnons réparent un vieux fort au Long-Sault. Ce fort est sur le chemin des Iroquois.**



**27 — Les Iroquois attaquent. Ils sont repoussés, mais reviennent toujours plus nombreux.**

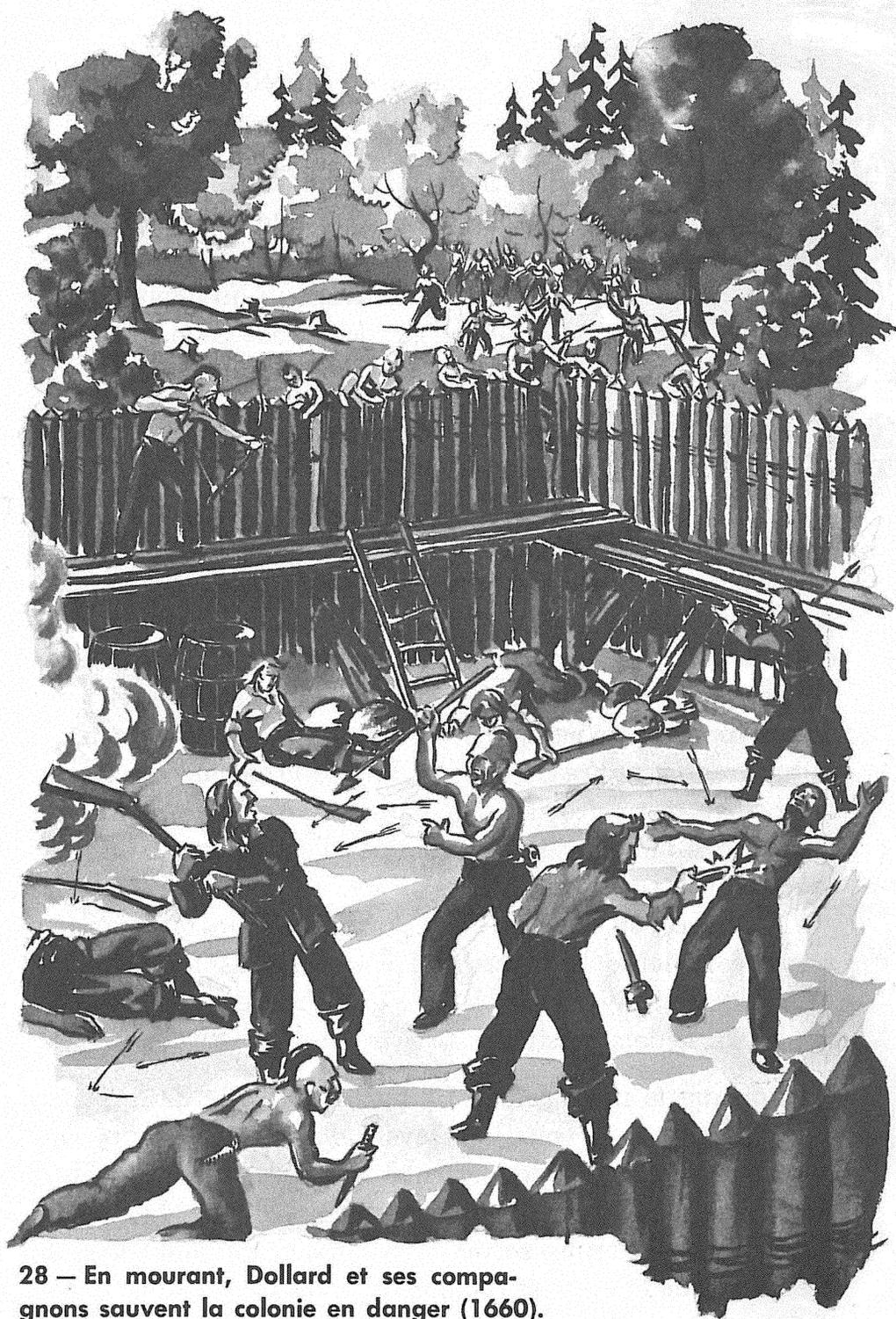
A plusieurs reprises, les Iroquois attaquent. A chaque fois ils sont repoussés. Ils croient les Français très nombreux dans le fort. Après trois jours de combat, beaucoup de leurs guerriers sont morts. Alors, les Iroquois décident d'aller chercher du secours. Au bout de cinq jours, 500 nouveaux guerriers arrivent au Long-Sault.

Les Hurons du fort sont alors saisis de peur ; ils sautent par-dessus la palissade et vont se livrer aux Iroquois. Seul leur vieux chef, Anahotaha, reste avec les Français. Les quatre Algonquins restent fidèles aussi. Les traîtres Hurons disent alors aux Iroquois qu'il y a seulement dix-sept Français dans le fort. Les Iroquois sont surpris. Ils croyaient les Français beaucoup plus nombreux. Maintenant ils sont certains de gagner. Les Français, eux, se mettent à genoux et se recommandent à Dieu . . . Maintenant ils sont prêts ; les Iroquois peuvent venir. Il n'est pas question de se rendre, mais de combattre jusqu'au bout.

Puis, c'est l'attaque en masse de la grosse armée iroquoise. Les Français font feu de partout et plusieurs Iroquois tombent. Ceux qui atteignent la palissade sont tués à coups de hache et d'épée. Deux fois, cinq fois, dix fois les Iroquois reviennent à l'assaut.

A la fin, Dollard lance un gros mousquet bourré de poudre et de plombs vers les Iroquois. Malheureusement, le mousquet frappe une branche et retombe dans le fort où il éclate et tue plusieurs Français. Les Iroquois sautent alors par-dessus la palissade et tuent les Français qui restent.

Après la bataille, les Iroquois comptent leurs morts et leurs blessés. Il y en a tellement qu'ils décident de retourner dans leur pays. Ainsi Dollard et ses compagnons, en mourant, avaient sauvé la colonie d'un grand danger. Les Iroquois remirent à plus tard leur projet de détruire tous les Français du Canada.



28 — En mourant, Dollard et ses compagnons sauvent la colonie en danger (1660).



## 12. FRONTENAC

Le roi de France vient de nommer un nouveau gouverneur au pays. C'est Frontenac ; un homme énergique qui a déjà fait la guerre. C'est le gouverneur qu'il faut au Canada, car des colons de la Nouvelle-Angleterre, pays voisin, excitent les Iroquois contre les Français ; ils leur fournissent même des fusils.

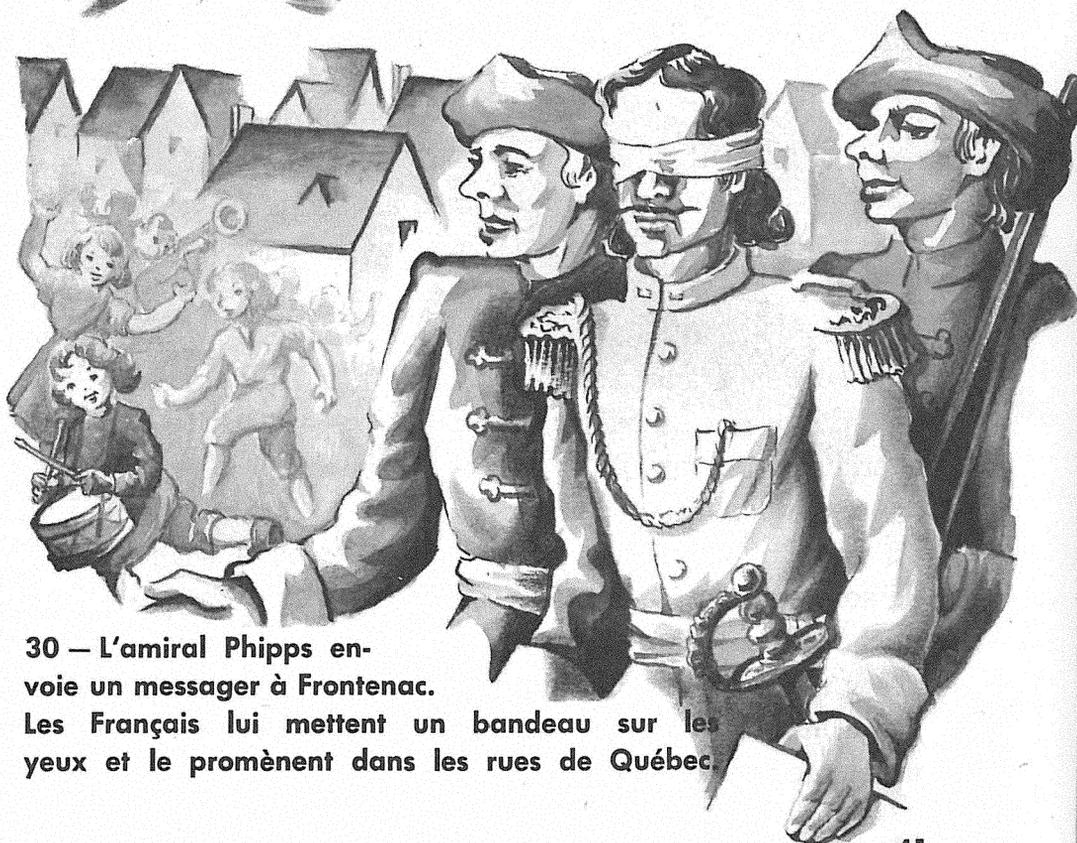
Il faut mettre fin à ces manigances. Frontenac fait d'abord la paix avec quelques tribus iroquoises. Puis il fait saccager trois postes de la Nouvelle-Angleterre, où l'on avait accumulé des provisions pour attaquer la Nouvelle-France. Les colons anglais (décident alors de s'emparer de Québec.) Ils équipent une flotte de 34 vaisseaux, commandée par l'amiral Phipps, portant 3,000 hommes et un grand nombre de canons. Phipps croit que la ville de Québec va se rendre sans combattre. Arrivé près de la ville française, il fait mettre une chaloupe à l'eau et envoie un message à Frontenac.

A Québec, on sait déjà depuis quelques jours qu'une flotte anglaise remonte le fleuve. L'évêque et tous les habitants prient la sainte Vierge de les protéger. Frontenac a rassemblé le plus de soldats possible et préparé la défense.

Lorsque le message de Phipps arrive près de la grève, des soldats sont là pour le recevoir. Ils lui mettent un bandeau sur les yeux et le conduisent à travers les rues de Québec, jusqu'à la résidence du gouverneur. Tout le long du chemin, des tambours et toutes sortes de bruits d'armes font croire au message que la ville est remplie de soldats.



29 — Un danger nouveau menace la colonie. Une flotte anglaise paraît devant Québec.



30 — L'amiral Phipps envoie un messager à Frontenac. Les Français lui mettent un bandeau sur les yeux et le promènent dans les rues de Québec.

A la résidence du gouverneur, on lui enlève son bandeau. L'envoyé de Phipps est tout surpris de se trouver en présence de grands personnages. Il y a Frontenac dans son costume de cérémonies, monseigneur l'évêque dans sa soutane des dimanches et de nombreux officiers et soldats en grande tenue.

Le messenger lit alors le message de son maître. Phipps demande les clés de la ville. (Il menace de détruire Québec si les Français ne capitulent pas immédiatement.)

— Dans une heure, je dois avoir une réponse.

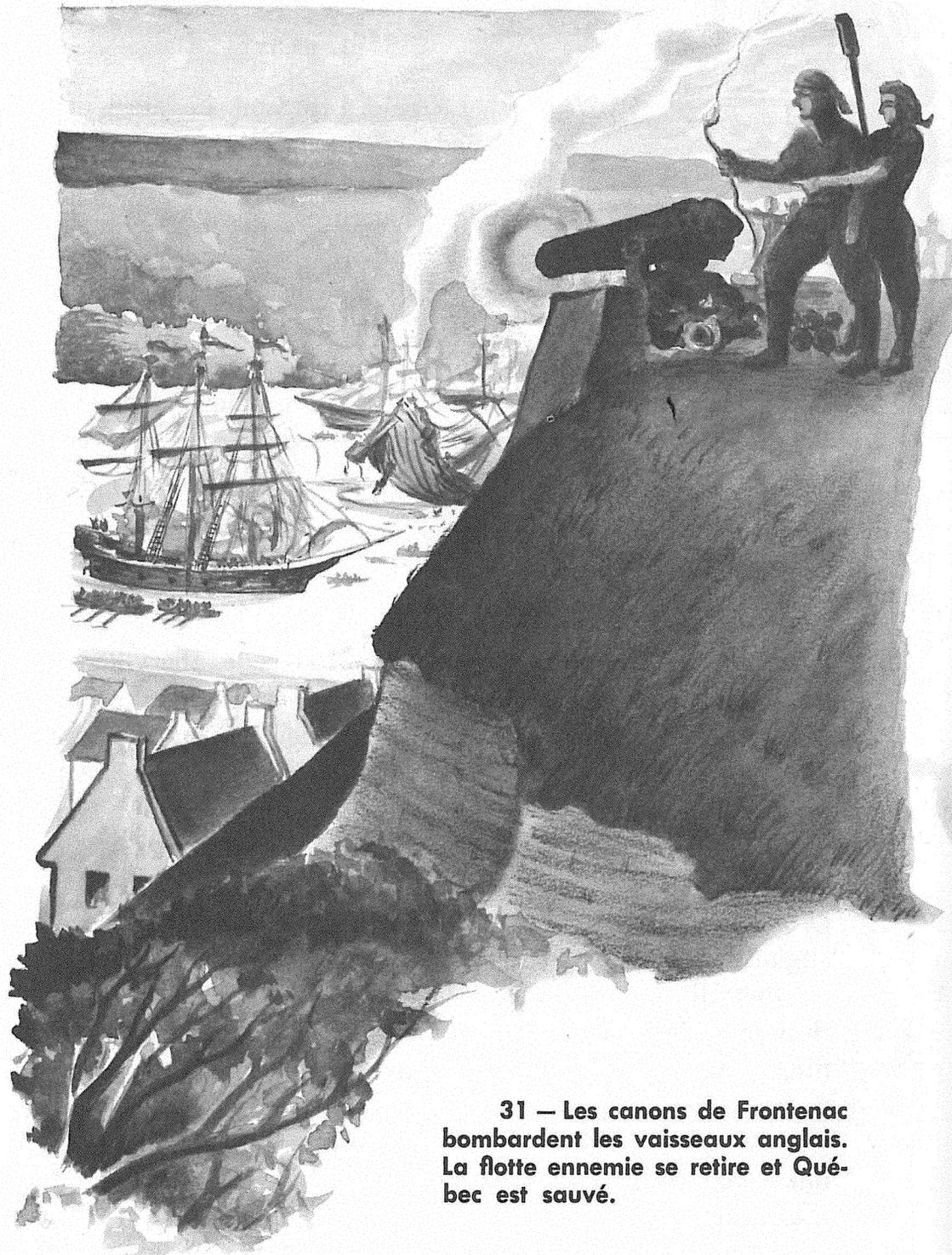
A cette déclaration du messenger, Frontenac se fâche.

— Je ne vous ferai pas attendre si longtemps, dit-il. Allez, dites à votre maître que (je lui répondrai par la bouche de mes canons.)

On remet ensuite le bandeau sur les yeux du messenger et on le reconduit au milieu des cris et des roulements de tambour. Phipps fait alors avancer ses quatre plus gros vaisseaux en face de la ville et commence le bombardement. Les canons de la ville lui répondent.

Pendant deux jours les canons anglais et français tonnent sans arrêt. Les boulets ennemis font quelques dommages aux habitations de la ville. En revanche, les boulets français mettent deux navires hors de combat. (Un coup bien visé abat le drapeau du vaisseau amiral, qui tombe à l'eau. Des Canadiens courageux sautent dans un canot et vont le chercher sous une pluie de balles. Le drapeau est porté en triomphe dans la cathédrale.)

Les Anglais tentent alors de descendre sur les rives, mais ils sont reçus à coups de fusil. (Phipps, découragé, se retire finalement avec sa flotte.) La colonie venait d'être sauvée, grâce à son énergique gouverneur et à ses vaillants soldats ; grâce aussi à la protection de la Sainte Vierge, qu'on avait invoquée avec ferveur.



**31 — Les canons de Frontenac bombardent les vaisseaux anglais. La flotte ennemie se retire et Québec est sauvé.**



### 13. IBERVILLE

La baie d'Hudson, au nord du Canada, est un endroit fameux pour la chasse aux castors et autres animaux à fourrures. Aussi, les Anglais s'y étaient-ils installés. Mais les Français y étaient allés les premiers et prétendaient que les Anglais n'avaient pas le droit d'y venir sans permission. Le gouverneur de Québec charge Iberville d'aller les déloger.

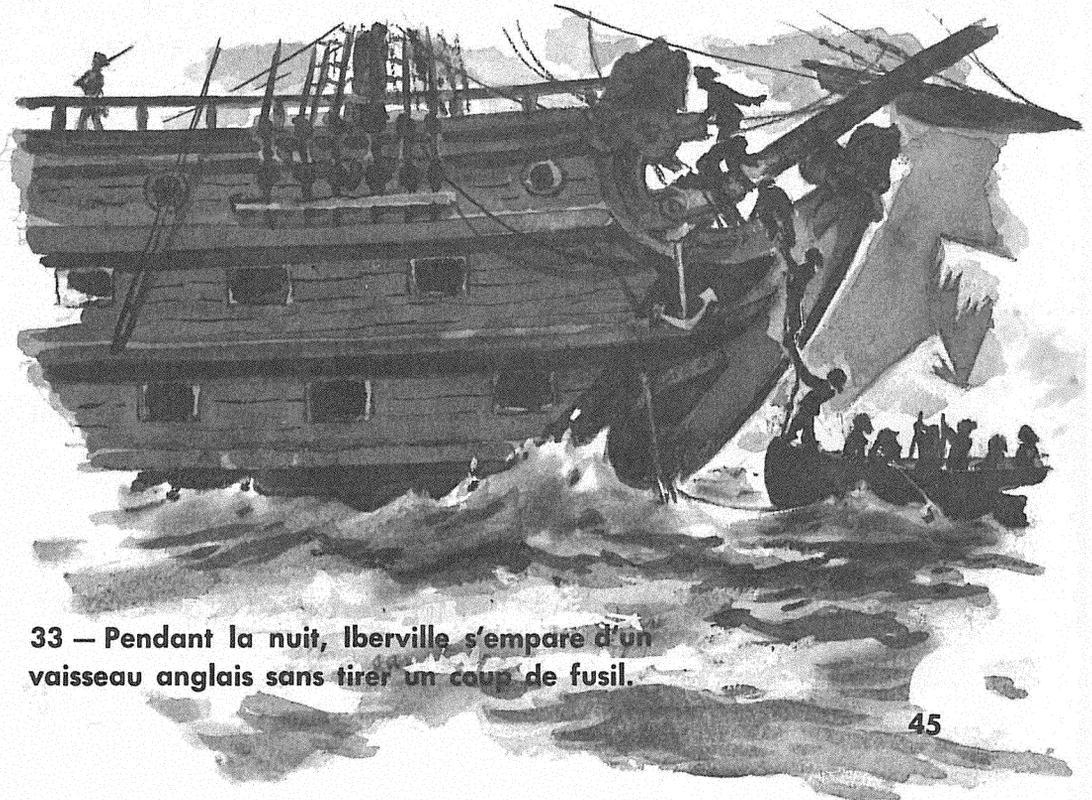
Pierre Le Moyne d'Iberville part en canots par la rivière Outaouais avec une centaine d'hommes. Après un voyage long et fatigant, la petite troupe atteint un premier fort.

Iberville ordonne d'enfoncer la porte à l'aide d'un gros tronc d'arbre. La porte craque bientôt et cède. Iberville se précipite à l'intérieur. Mais un Anglais réussit à refermer la porte branlante. Iberville, seul au milieu des ennemis, se bat comme un lion. Enfin la porte est enfoncée de nouveau ; les Français entrent et tous les Anglais sont faits prisonniers. Iberville laisse alors une quarantaine d'hommes pour garder le fort et poursuit son chemin avec les autres. Il y a encore deux forts à capturer. Tout à coup il aperçoit un vaisseau anglais dans la baie.

Iberville s'en empare par surprise. Avec treize hommes, il profite de la nuit pour grimper en silence le long du navire. La sentinelle est assommée et n'a pas le temps de donner l'alarme. Puis tout l'équipage est surpris au lit avant d'avoir pu se défendre. Iberville s'empare ensuite des deux autres forts anglais et retourne à Québec sur le vaisseau qu'il a capturé.



**32 — Iberville et les Canadiens attaquent un fort anglais à la Baie d'Hudson.**



**33 — Pendant la nuit, Iberville s'empare d'un vaisseau anglais sans tirer un coup de fusil.**

Mais bientôt Iberville doit retourner à la baie d'Hudson. Les Anglais y ont de nouveau construit un fort. Cette fois, Iberville part avec cinq vaisseaux. En passant au Nord, parmi les glaces et les brouillards, les cinq vaisseaux sont séparés. Iberville arrive seul dans la baie d'Hudson avec son navire, le *Pélican*.

Il aperçoit alors trois gros bateaux de guerre ennemis qui protègent le fort anglais. Le *Pélican* est plus petit que les trois vaisseaux anglais, mais Iberville demande à ses officiers: « Êtes-vous prêts à combattre quand même? » Tous les hommes d'Iberville déclarent qu'ils sont décidés à lutter jusqu'à la mort.

Iberville donne alors des ordres. Les canons sont chargés de gros boulets et toutes les voiles sont tendues. Les Anglais croient que le *Pélican* va prendre la fuite. Soudain, ils le voient qui fonce droit sur leur plus gros navire. Surpris, ils lancent une série de boulets qui crèvent quelques voiles du *Pélican*. Mais le vaisseau d'Iberville est en plein élan ; rien ne l'arrête. Rendu à bonne distance, il tourne de côté et montre ses canons au gros navire. « Feu ! » commande Iberville. Les canons lâchent une terrible bordée de boulets dans les flancs du navire ennemi qui coule au fond de l'eau. Les Français poussent un cri de victoire.

Mais Iberville donne de nouveaux ordres. Les canons sont rechargés et le *Pélican* file sur un deuxième navire ennemi. Le commandant anglais n'a pas le temps d'organiser sa défense et fait abaisser son pavillon ; ce qui veut dire: « Nous nous rendons. » Pendant ce temps, le troisième vaisseau anglais prend la fuite et disparaît dans la brume.

Iberville et ses braves marins venaient de remporter une grande victoire. La baie d'Hudson était de nouveau libérée, car le fort anglais se rendit ensuite sans combattre.



34 — Iberville n'a eu un vaisseau. Les Anglais en ont trois. Iberville remporte la victoire quand même et chasse les Anglais de la Baie d'Hudson.



#### 14. MONTCALM

A plusieurs reprises les Anglais tentèrent de s'emparer du Canada. Chaque fois ils furent repoussés.

Finalement, l'Angleterre décide d'en finir et lance ses nombreuses armées sur notre pays.

Mais un nouveau général dirige nos troupes. C'est Montcalm. Sur tous les fronts Montcalm repousse les Anglais. A Carillon, en particulier, il remporte une grande victoire : avec 4000 hommes il défait une armée anglaise de 16,000 hommes.

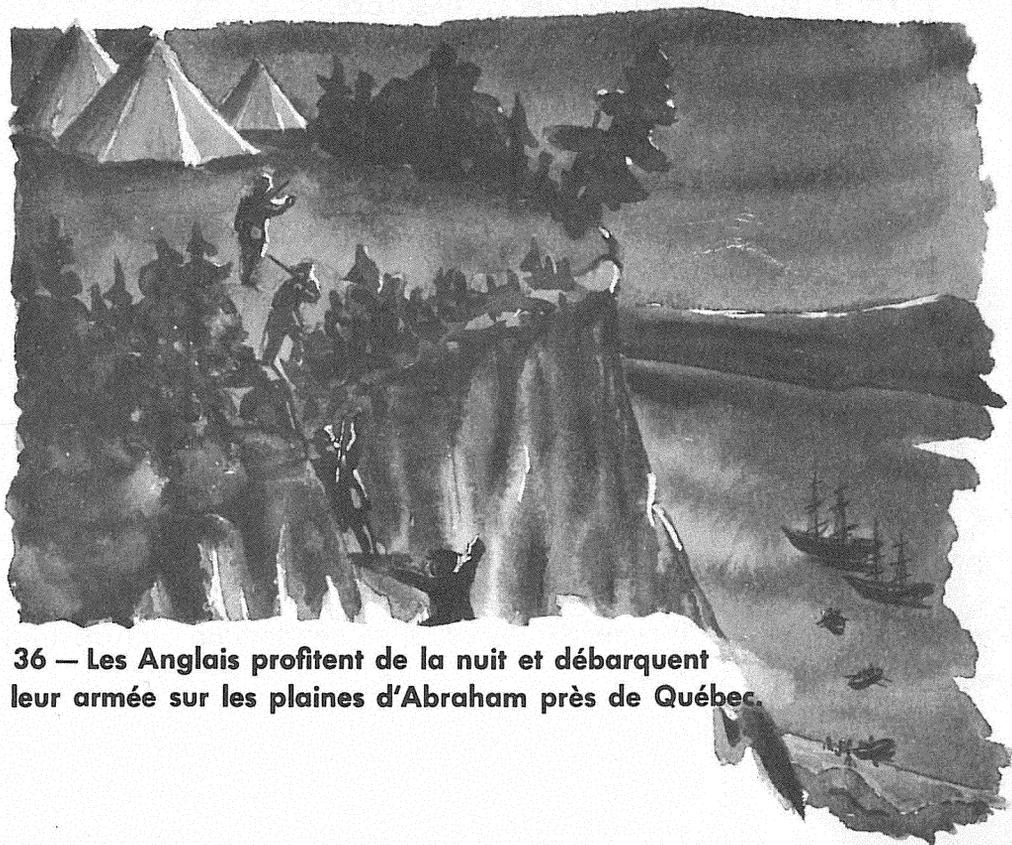
Mais l'année suivante, les Anglais viennent attaquer Québec. Le général anglais, Wolfe, a résolu de prendre la ville. Ses canons détruisent presque toutes les maisons de Québec, mais la ville ne se rend pas. A plusieurs reprises, les Anglais tentent de descendre des hommes sur les rives, près de Québec. A chaque fois, ils sont repoussés par Montcalm et les soldats français.

A la fin, Wolfe décide de risquer un débarquement très dangereux pendant la nuit, tout près de Québec. Montcalm n'attendait pas les Anglais de ce côté de Québec ; il y avait une falaise, c'est-à-dire un rivage très à pic. Montcalm n'avait donc laissé là qu'un petit groupe de soldats en sentinelles.

Les soldats anglais grimpent le long de la falaise. Ils évitent de faire du bruit afin de surprendre les sentinelles. Mais les sentinelles ne sont pas à leur poste : elles dorment. Les Anglais les maîtrisent sans difficultés. Maintenant, le chemin est libre et tous les Anglais escaladent la falaise.



**35 — Les Anglais sont de nouveau devant Québec. Montcalm défend la ville bombardée.**



**36 — Les Anglais profitent de la nuit et débarquent leur armée sur les plaines d'Abraham près de Québec.**

Au lever du soleil, Montcalm aperçoit l'armée anglaise rangée en bataille sur les plaines d'Abraham, près de la ville. Il rassemble en hâte ses soldats.

A 9 heures et demie du matin, les deux armées sont face à face. Montcalm décide d'attaquer. L'armée canadienne et française s'élançe. Des Canadiens trop pressés, tirent avant le temps et tuent quelques ennemis. Ils s'arrêtent pour recharger leurs fusils ; ce qui met du désordre dans les rangs.

L'armée anglaise s'avance à son tour, sans tirer et en bon ordre. Les deux armées sont maintenant à cent pieds l'une de l'autre.

Tout à coup, tous les Anglais tirent ensemble . . . Un grand nombre de soldats français et canadiens tombent, blessés ou tués. Montcalm lui-même est atteint gravement. Les Anglais mettent alors la baïonnette au bout de leur fusil et courent sur l'armée française qui recule en désordre.

Pendant qu'on ramène Montcalm blessé dans la ville, une troupe de vaillants Canadiens tient tête aux Anglais ; mais l'armée française était en déroute et fuyait à travers les rues de la ville.

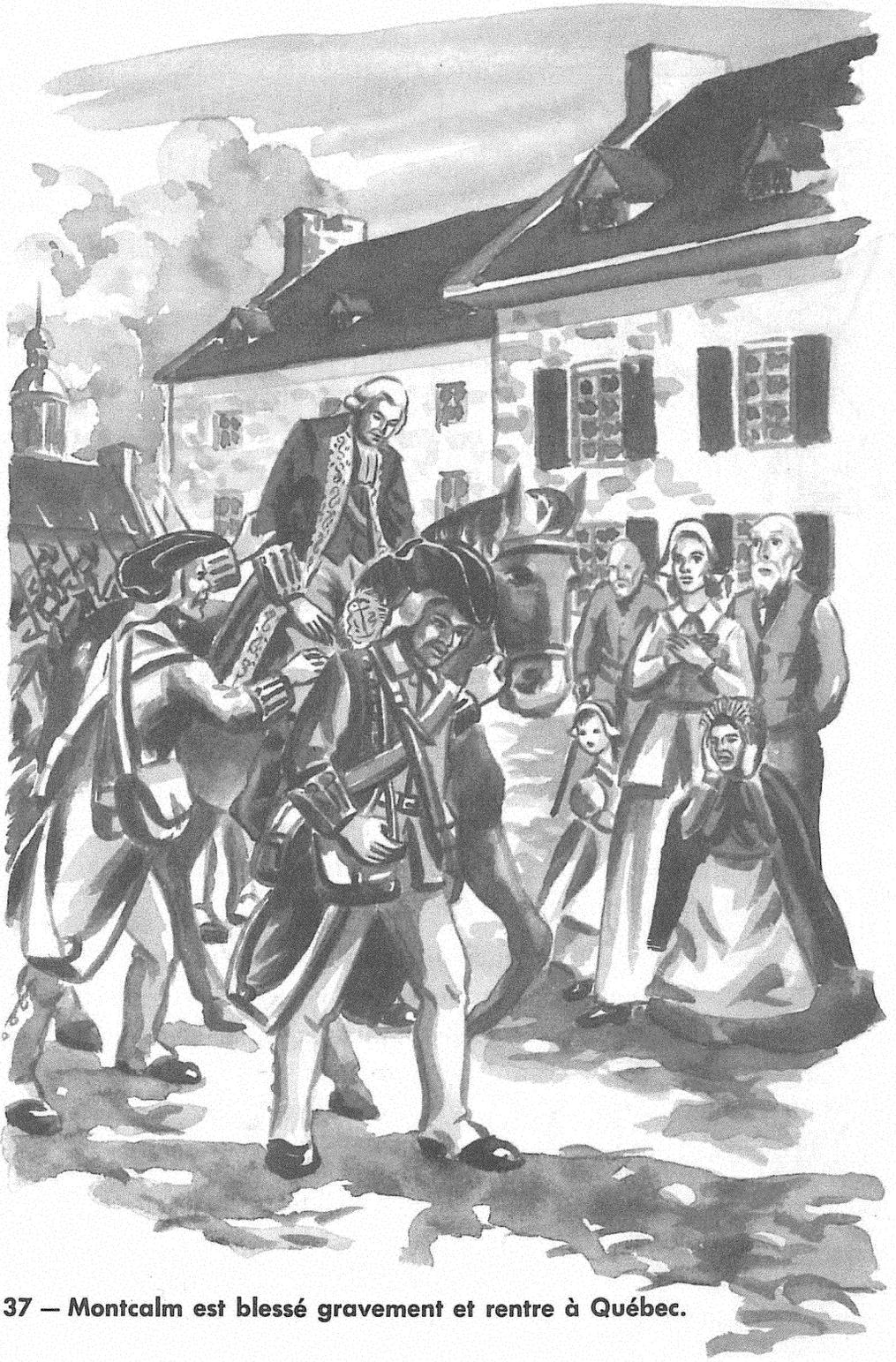
La victoire demeurait aux Anglais ; ils avaient perdu leur chef cependant. Wolfe mourut au moment où ses hommes gagnaient la bataille.

Montcalm avait reçu deux balles et souffrait beaucoup. Il demanda combien de temps il lui restait à vivre.

— A peine quelques heures, lui répondit le médecin.

— Tant mieux, dit Montcalm. Je ne verrai pas les Anglais dans Québec.

Montcalm avait été un grand général ; aussi, les Canadiens et les Français pleurèrent lorsque, le lendemain matin, on leur annonça sa mort.



37 — Montcalm est blessé gravement et rentre à Québec.



## 15. CARLETON

Les Anglais étaient devenus maîtres du Canada. La guerre finie, les Canadiens avaient repris leur vie ordinaire.

Mais quinze ans plus tard, il fallut reprendre les armes. Les Américains, c'est-à-dire les colons de la Nouvelle-Angleterre, s'étaient révoltés contre l'Angleterre. Ils voulaient entraîner les Canadiens dans

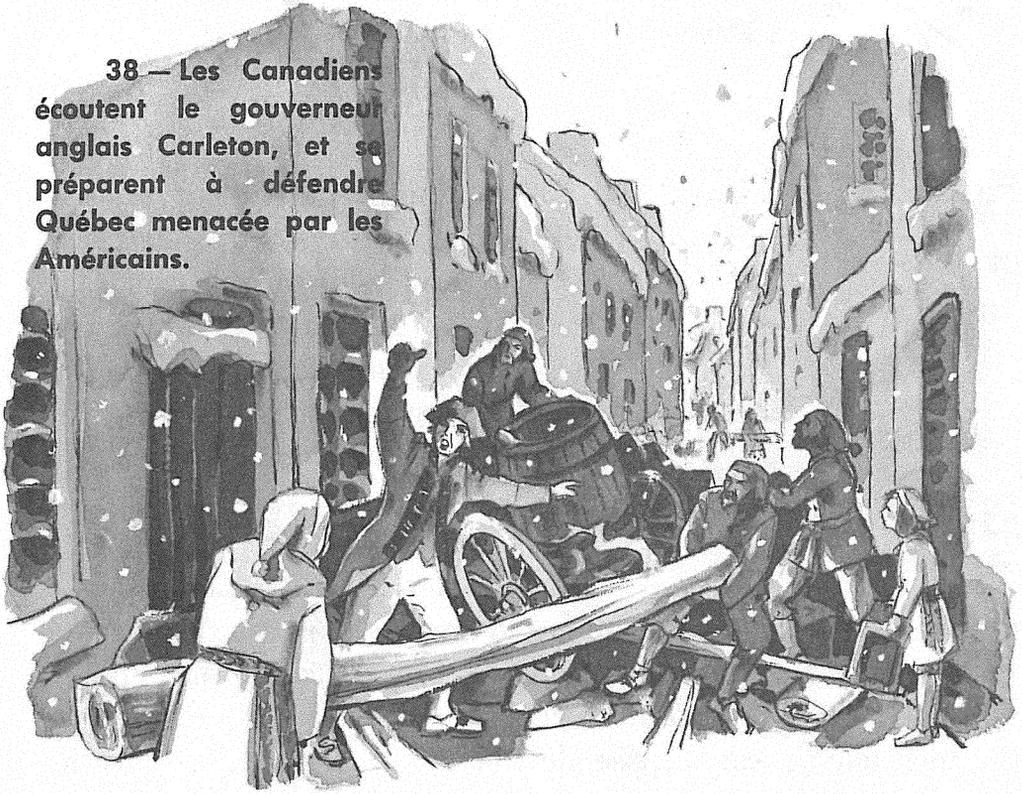
la révolte. Déjà l'armée américaine était à Montréal.

Carleton, alors gouverneur du Canada, organise la défense de Québec. Les murs de la ville sont garnis de canons ; de grandes quantités de munitions et de provisions sont emmagasinées pour soutenir un long siège. Carleton fait aussi barricader quelques rues étroites conduisant à la ville. Des tonneaux, des voitures, des arbres et toutes sortes d'obstacles sont entassés afin d'empêcher les Américains de passer. A chaque barricade, Carleton fait installer des canons. Tout est prêt et les troupes sont à leurs postes.

Les Américains sont maintenant rendus près de Québec. Ils sont fatigués ; ils manquent de vêtements et de vivres. Plusieurs même sont malades. Mais les Américains sont courageux. Une nuit, par une tempête de neige, ils décident d'attaquer Québec. C'est la veille du Jour de l'An. Les Américains, croyant surprendre la ville, montent à l'assaut des barricades.

Soudain, les canons tonnent . . . Plusieurs Américains sont tués ou blessés. Leur vaillant chef est lui-même tué. Ailleurs, les Américains ne sont pas plus chanceux. Partout, ils sont repoussés et Québec est sauvé.

**38 — Les Canadiens écoutent le gouverneur anglais Carleton, et se préparent à défendre Québec menacée par les Américains.**



**39 — Les Américains attaquent la ville en pleine nuit. Ils pensaient surprendre la ville, mais ils sont battus malgré le courage de leur chef.**





## 16. SALABERRY

Les Américains étaient retournés dans leur pays, les Etats-Unis. Quarante ans plus tard ils déclarent de nouveau la guerre à l'Angleterre et veulent s'emparer du Canada.

Une armée américaine de 7,000 hommes se dirige vers Montréal. Le colonel de Salaberry, à la tête de 300 Canadiens, est chargé de lui barrer la route à la rivière Châteauguay.

Il fait d'abord abattre un grand nombre d'arbres sur la route que suivent les Américains. Ces arbres nuiront beaucoup à la marche de l'ennemi qui a plusieurs canons à traîner. Un dernier abattis est disposé de manière à former un rempart solide. C'est derrière ces fortifications de troncs d'arbres que Salaberry et ses voltigeurs attendront les Américains.

Tout à coup, un Canadien aperçoit les premières troupes ennemies. Il court avertir Salaberry. Le colonel, grimpé sur une souche, donne alors des ordres. Il fait sonner de la trompette à différents endroits dans les bois. Les Canadiens répondent par des hourras enthousiastes, et prennent leur position de combat derrière la solide barricade de troncs d'arbres.

Les Américains, en entendant les appels des trompettes et les cris, croient que l'armée canadienne entière est là. Plusieurs fois ils se lancent à l'assaut. Chaque fois ils sont repoussés avec des pertes considérables. A la fin, ils prennent la fuite, abandonnant leurs armes et leurs provisions.

La victoire de Châteauguay est un des plus beaux exploits de toute l'histoire du Canada, et Salaberry est un de nos plus grands héros.



**40 — Le colonel de Salaberry remporte une brillante victoire à Châteauguay (1813). Avec 300 volontaires canadiens, il repousse une armée américaine.**



## 17. LAFONTAINE

Les Canadiens français étaient restés fidèles à l'Angleterre. Pourtant, ils avaient eu à se plaindre des Canadiens anglais, qui ne voulaient pas de la langue française au Parlement. Heureusement, des Canadiens français, comme Louis-Hippolyte LaFontaine défendirent notre langue.

Sur l'image, vous voyez LaFontaine prononçant un discours devant une foule de Canadiens français. Les Canadiens l'applaudissent, car il parle comme un vrai patriote. Les Canadiens français sont fiers de leur langue et de tout ce qui leur vient de leurs ancêtres français. « Le Canada est la terre de nos ancêtres, dit LaFontaine. Il est notre patrie. »

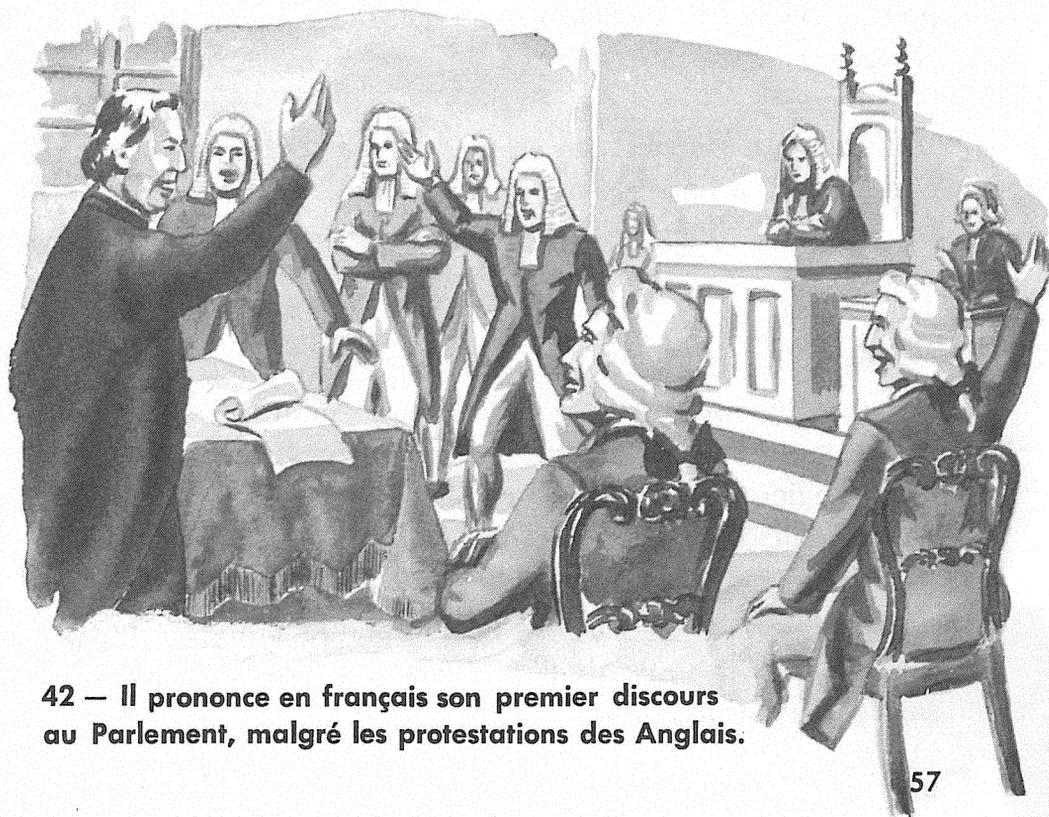
Chaque fois qu'au Parlement les députés attaquent injustement les Canadiens français, LaFontaine les défend courageusement. Il veut que les Canadiens français respectent l'Angleterre, mais il veut aussi que les Anglais respectent les Canadiens français.

LaFontaine prit courageusement la défense de nos droits, à son premier discours au Parlement. Dès les premiers mots, des députés anglais crient: « En anglais ! En anglais ! » Mais LaFontaine continue en français: « Quand même, dit-il, la connaissance de l'anglais me serait aussi familière que celle de la langue française, je n'en ferais pas moins mon premier discours dans la langue de mes compatriotes. »

Aujourd'hui, si la langue française est reconnue officiellement au Canada, c'est parce que des hommes comme LaFontaine n'ont pas eu peur de la parler et de la défendre.



**41 — LaFontaine était très aimé des Canadiens français qui le choisirent comme député.**



**42 — Il prononce en français son premier discours au Parlement, malgré les protestations des Anglais.**



## 18. MONSEIGNEUR BOURGET

Les Canadiens français ont conservé la langue de leurs ancêtres. Ils ont aussi conservé leur religion, grâce à leurs évêques et à leurs prêtres ; grâce à leurs religieux et à leurs religieuses.

Parmi ceux-là, il en est un qui brille tout particulièrement. C'est un grand évêque de Montréal : Monseigneur Bourget.

Monseigneur Bourget a travaillé toute sa vie afin que les Canadiens français soient toujours de fervents catholiques. Il voulait le bien de tous ses fidèles. Il voulait des écoles pour les enfants ; des hospices pour les pauvres ; des hôpitaux pour les malades ; des paroisses nombreuses pour que tous les Canadiens français reçoivent les sacrements le plus souvent possible.

Mais il n'y avait pas assez de prêtres, pas assez de religieux et de religieuses au Canada. Alors, Monseigneur Bourget entreprit de grands voyages et attira dans notre pays de nouvelles communautés religieuses. Il fonda lui-même des congrégations.

Dans les écoles, Monseigneur Bourget parlait souvent de la vie religieuse et du sacerdoce aux enfants. Il payait lui-même pour faire instruire des fils de parents pauvres, afin qu'ils deviennent prêtres.

Pendant trente-six ans, Monseigneur se dévoua ainsi au service de ses nombreux fidèles. A sa mort, il laissait un diocèse bien organisé, où la vie catholique était fervente. Il laissait aussi le souvenir d'un évêque au dévouement et à la sainteté remarquables.



**43 — Monseigneur Bourget encourage toutes les bonnes œuvres et fait venir de nombreuses communautés religieuses au Canada.**

## 19. UN MISSIONNAIRE AUX GLACES POLAIRES

Une des communautés que Monseigneur Bourget a fait venir au Canada continue le travail des missionnaires d'autrefois. Ce sont les Oblats. L'image du haut fait voir un de ces courageux missionnaires. Il s'en va chez les Esquimaux, aux Glaces polaires. Alors, le bon Père s'est habillé de fourrures épaisses. Il court derrière le traîneau afin de se réchauffer. Il n'y a pas d'arbres ni de routes aux Glaces polaires. Il n'y a que de la neige et de la glace à perte de vue.

Enfin, le missionnaire arrive au village des Esquimaux. Ce n'est pas un village ordinaire, car toutes les maisons sont en neige. Ce sont des iglous. La porte de l'iglou est un trou juste assez haut et large pour s'y glisser à quatre pattes. La fenêtre est un carré de glace vive.

Les Esquimaux sont contents de recevoir de la visite. Ils voudraient savoir ce qu'il y a dans le traîneau du missionnaire. Mais le bon Père ne les laisse pas fouiller dans ses bagages ; car il y a là des choses précieuses : son calice et tout ce qu'il faut pour dire la messe. Le Père fait la visite de tous les iglous. Il parle du bon Dieu à chacun. Il confesse les grandes personnes et soigne les malades quand il y en a. Parfois, il a la joie de baptiser un Esquimaux et sa famille.

Le soir, le missionnaire couche dans un iglou. Il doit alors se glisser dans une espèce de sac en fourrures pour ne pas geler. Le lendemain matin, le Père dresse un autel dans l'iglou et dit la messe. Il donne le bon Dieu à tous les Esquimaux catholiques qui veulent communier. Après la messe, il distribue de petites statues de Jésus, des chapelets, des images et des médailles pieuses. Le Père missionnaire attelle ensuite ses chiens et dit bonjour aux Esquimaux. Il s'en va porter le bon Dieu à un autre village éloigné.



**44 — Le missionnaire courageux s'en va au loin porter le bon Dieu aux Esquimaux du Grand-Nord.**



**45 — Les Esquimaux sont heureux de recevoir les missionnaires. Ils les écoutent, se convertissent et font baptiser leurs enfants.**

## UNE FAMILLE DE COLONS COURAGEUX

Les grandes forêts qui, autrefois, couvraient notre pays, sont en partie disparues. Les colons les ont défrichées pour en faire de belles terres cultivées. Certaines régions de la province sont encore en forêts cependant ; mais il y a toujours des Canadiens courageux pour aller les défricher.

Les débuts sont très pénibles. Il faut coucher sous la tente ou dans une cabane en bois rond. Tout le jour, le père abat des arbres et équarrit des poutres pour sa future maison. Les enfants ébranchent les troncs d'arbres et nettoient le terrain.

Tout le monde travaille avec entrain. Mais quand la maman crie : « Ohé ! le dîner est prêt ! » c'est une course joyeuse vers la table. On rit, on se taquine et puis on vide les plats de maman : soupe aux pois, fèves au lard, tartines, tout disparaît comme par enchantement.

Bientôt, la maison prend forme. Elle sera solide et chaude avant tout. Le colon aura bien le temps de l'embellir plus tard. « Ce qui compte, dit-il souvent, c'est que cette maison est à moi. » *Faire de la terre neuve* presse davantage.

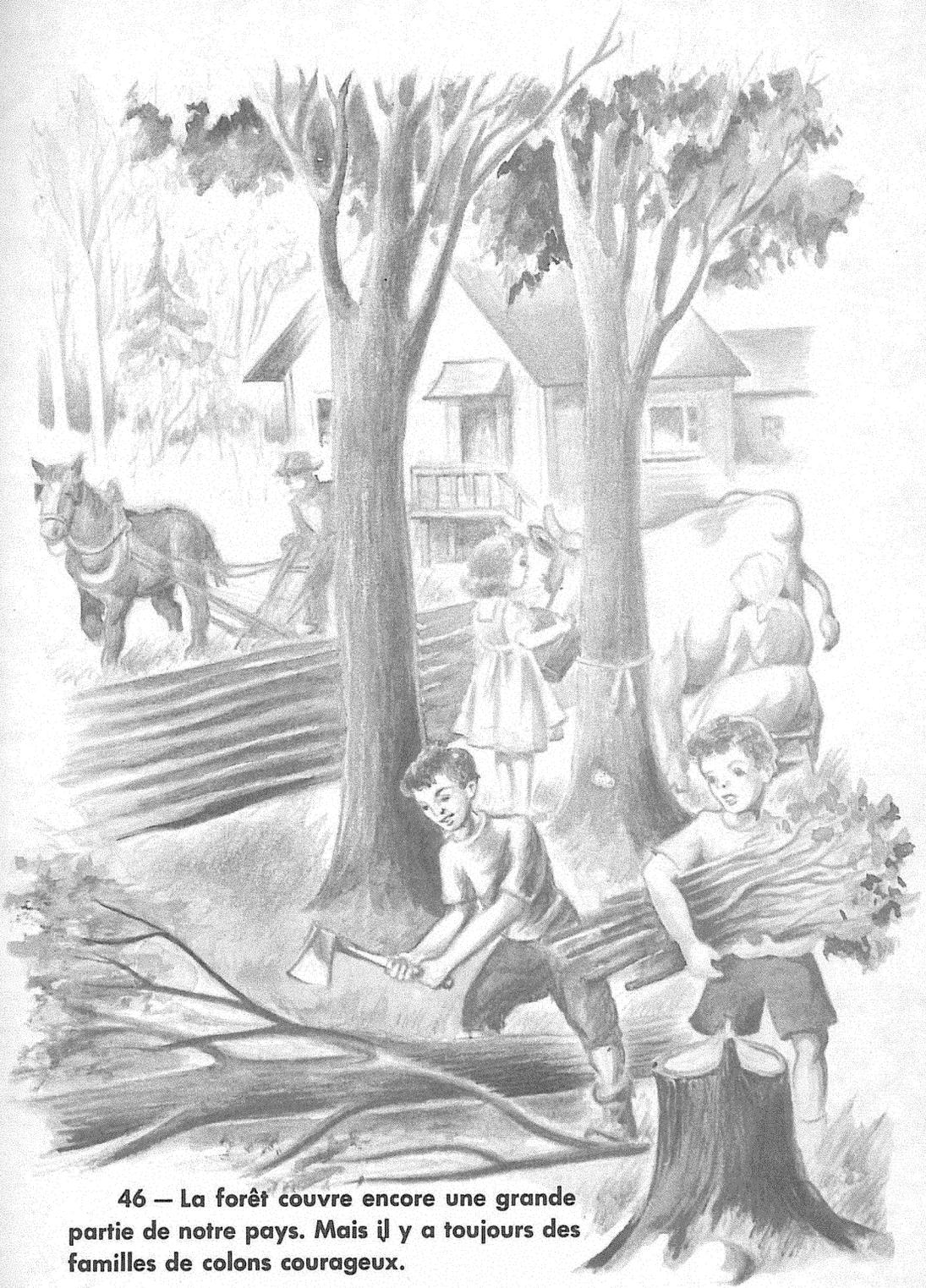
Tout l'hiver, le colon abat des arbres. Au printemps, il laboure et sème entre les souches : travail dur et fatigant. Mais quelle joie lorsque le grain et les légumes commencent à lever ! Chaque jour, la famille surveille la croissance, ne donnant aucune chance aux mauvaises herbes.

Le soir, les colons voisins viennent parfois faire un petit tour et l'on cause de jardinage, de colonisation. On songe aussi à l'avenir :

— Bientôt, nous aurons une église et un curé, dit l'un.

— Il nous faudra aussi une école, dit un autre.

Voilà comment les nouvelles paroisses sont fondées. Voilà comment notre pays grandit toujours de plus en plus.



**46 — La forêt couvre encore une grande partie de notre pays. Mais il y a toujours des familles de colons courageux.**



## ILS ONT FAIT NOTRE PAYS

Vous voyez sur cette dernière page de votre histoire du Canada, les grandes figures de ceux qui ont fait notre pays. Vous les connaissez tous maintenant. Ce sont des héros et des héroïnes qui ont illustré notre pays par de grands faits :

Jacques Cartier a découvert le Canada en 1534 ; Champlain a fondé Québec en 1608 et Maisonneuve a fondé Ville-Marie en 1642 ; Marie de l'Incarnation et Marguerite Bourgeoys ont fondé les premières écoles ; Catherine de Saint-Augustin et Jeanne Mance furent des infirmières de nos premiers hôpitaux ; les Pères Jogues, Brébeuf, Lalemant et René Goupil ont évangélisé les Indiens et sont morts martyrs ; Monseigneur de Laval a fondé l'Église canadienne et Monseigneur Bourget a ranimé la vie catholique ; Dollard des Ormeaux, Frontenac, Iberville, Montcalm, Carleton et Salaberry ont défendu le Canada contre ceux qui voulaient s'en emparer ; Lafontaine a fait respecter la langue française au Parlement.

Tous ces grands personnages de notre histoire sont morts ; mais ce qu'ils ont fait n'est pas mort. Il y a encore aujourd'hui des hommes qui imitent leur courage et leurs vertus. Ce sont les missionnaires chez les Esquimaux, les colons sur les nouvelles terres et tous ceux qui travaillent à rendre le Canada plus beau, plus grand et meilleur.



## TABLE DES MATIÈRES

Notre pays autrefois	page 2
Jacques Cartier plante la première croix à Gaspé	page 4
Champlain s'établit à Québec	page 8
Marie de l'Incarnation vient enseigner aux enfants du pays	page 12
Catherine de Saint-Augustin soigne les petits Indiens	page 14
Maison neuve fondée et défendue Ville-Marie	page 16
Les Pères Brébeuf et Lalemant meurent avec leurs fidèles	page 20
Le Père Jogues et René Goupil annoncent le bon Dieu à leurs bourreaux	page 22
Jeanne Mance soigne les blessés	page 26
Marguerite Bourgeoys instruit les enfants	page 28
Monseigneur de Laval arrive à Québec et fonde l'Église canadienne	page 32
Dollard meurt pour sauver la colonie	page 36
Frontenac sauve Québec	page 40
Iberville triomphe de tous les dangers à la baie d'Hudson	page 44
Montcalm meurt au champ d'honneur	page 48
Carleton et les Canadiens défendent Québec	page 52
Salaberry triomphe à Châteauguay	page 54
LaFontaine défend nos droits	page 56
Monseigneur Bourget ranime la vie catholique	page 58
Un missionnaire aux Glaces polaires	page 60
Une famille de colons courageux	page 62
Ils ont fait notre pays	page 64

